UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

LES SEKSAWA

Recherches sur les structures sociales du Haut-Atlas occidental

Thèse pour le Doctorat ès Lettres
présentée a la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris

PAR

Jacques BERQUE

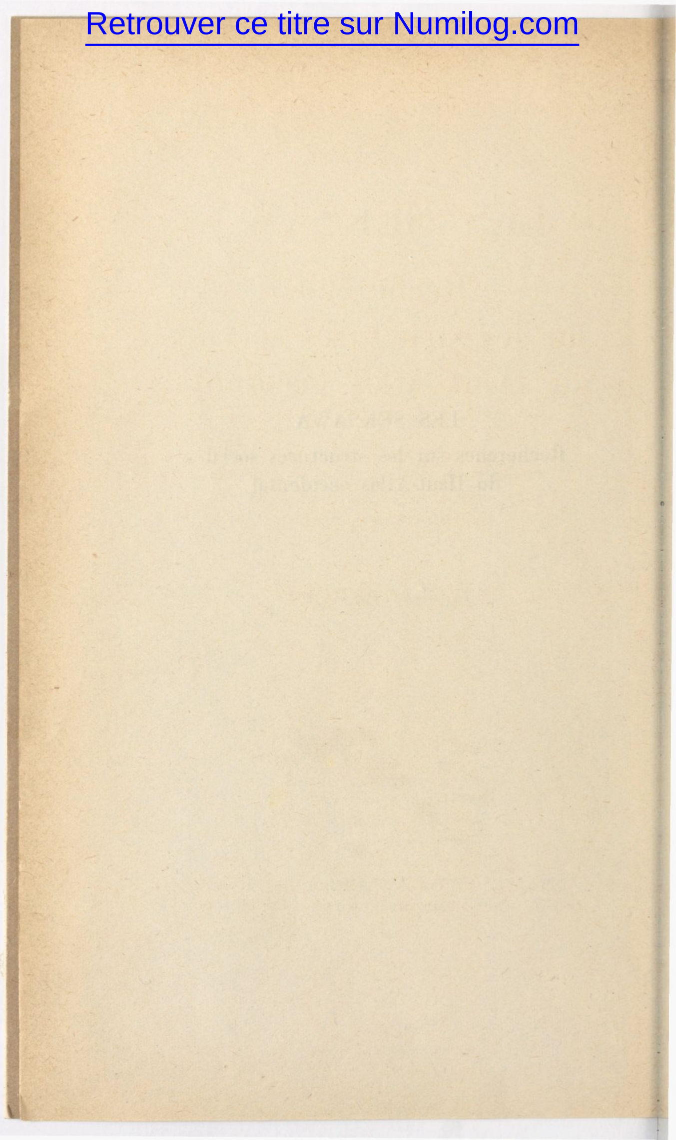




PRESSES UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

LES SEKSAWA

Recherches sur les structures sociales
du Haut-Atlas occidental



UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

LES SEKSAWA

Recherches sur les structures sociales du Haut-Atlas occidental

Thèse pour le Doctorat ès Lettres présentée a la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Jacques BERQUE



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, Boulevard Saint-Germain - PARIS

—

1954


BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

AVERTISSEMENT

J'ai écrit ce livre en collaboration avec les tribus du Haut-Atlas occidental, et surtout les Seksawa. Rien de plus farouche, de mieux préservé que ces fils du schiste noir. La pente vertigineuse qui monte à l'un de leurs hauts lieux, le Tichka, porte un arbre isolé qu'ils appellent *tasghart wawal*, quelque chose comme « l'arbre de la parole ». Ils administrent ses feuilles en infusion aux enfants lents à parler. J'ai mis bien du temps moi-même à délier la langue des Seksawa.

Abandonnant la méthode suspecte de l' « informateur » et des questionnaires, je laissais venir à moi les problèmes et les faits. Un an s'écoula avant que j'atteignisse au niveau des notices composées, vers 1925, à Imintanout par le lieutenant de La Chapelle. Le meilleur de ma provende, je le recueillais presque au hasard, à la faveur de tournées dans la montagne, de longues causeries sur les chemins, de débats judiciaires, de fêtes, de veillées. Ainsi s'approfondissaient simultanément l'amitié et la connaissance.

A l'une comme à l'autre, j'ai eu la joie d'associer maints visiteurs. Ils se reconnaîtront ici. Peut-être évoqueront-ils, en lisant telle ou telle page, l'heure rapide et brûlante, l'irremplaçable morceau de vie qui nous unirent passagèrement à l'histoire de l'Atlas.

*
* *

Ce livre a donc été écrit dans la communication. Bien qu'il ne revendique l'autorité d'aucun de ceux qui l'ont lu en manuscrit, par fragments ou en totalité, il a largement bénéficié de leurs remarques. Toutes lui furent précieuses. Mais je ne saurais dire s'il en a toujours fait son profit autant qu'il l'aurait dû. Je ne puis donc ni hiérarchiser la gratitude, ni donner par là à entendre que je m'autorise de tel ou tel des maîtres qui ont bien voulu me conseiller. Les imperfections de mon travail seront seules, hélas, à affronter de trop justes critiques. J'avoue pourtant ma dette à l'égard de MM. G. Davy, L. Gernet, R. Montagne,

J. Célérier, J. Dresch, F. Braudel, L. Milliot, H. Terrasse, E. Lévi-Provençal, J. Despois, E. Laoust, J. Orieux, G. H. Bousquet, A. Adam. L'Institut des Hautes Études marocaines m'a apporté l'aide la plus substantielle. M. L. Galand a contrôlé des graphies berbères, dont les leçons de M. A. Basset m'avaient fait pressentir l'exigeante délicatesse. Je suis redevable à Lucie Berque de ses dessins, à M. Leloup de sa cartographie, à M. J. Van den Hove de son attentive révision. A tous, merci. Et merci à tous mes collaborateurs d'Imintanout, petits et grands, français et marocains, qui ont participé à la recherche ou à sa mise en œuvre. Bien des noms se pressent ici sous ma plume, que je ne puis citer, faute de place, et que je dois laisser dans l'anonymat de l'amitié.



Entre tous, c'est aux Seksawa que va ma gratitude. Mêlé plusieurs années à leur vie, j'ai progressé, lentement, dans leur connaissance, et peut-être dans leur confiance. Bien entendu, je n'ai été jusqu'au bout de l'une, ni de l'autre. Il aurait fallu, pour aller plus loin, un séjour plus durable encore, et à vrai dire une naturalisation définitive, analogue à celle qui, au cours des siècles, a introduit tant de fils lointains dans le petit peuple de Lalla Aziza.

Tout était bien ainsi. Si grandes que soient ses ambitions, l'analyse s'arrête devant des intimités qu'elle ne saurait enfreindre, et qui ne se révéleront que quand elles le pourront, quand elles le voudront, s'il en est temps encore. L'avenir, dans l'Atlas comme ailleurs, fera peut-être parler les silencieux. Laissons-lui la tâche de compléter notre recherche, si elle en vaut la peine, le jour où les Seksawa auront goûté à l'arbre de la parole.

Le Caire, 1er octobre 1954.

NOTE SUR LES TRANSCRIPTIONS
SIGLES ET ABRÉVIATIONS

A) *TRANSCRIPTIONS*

Bien que s'appuyant sur une masse de noms de lieux et de groupes, cette recherche n'avait pas de visées linguistiques. Elle s'est donc résignée à un système sommaire de transcriptions, celui qu'utilisent par exemple la « Bibliotheca arabica » de l'Université d'Alger, la revue *Ibla* de Tunis, etc. Certes les sons propres au chleuh ne sont ainsi rendus que très grossièrement. On a considéré qu'en règle générale le parler local négligeait les voyelles longues et que, d'autre part, la fricative laryngale, caractéristique de l'arabe (où nous la rendons par l'esprit rude ᶜ), était si peu appuyée qu'on pouvait la transcrire, comme E. Laoust dans certains de ses travaux, par un *â*.

Pour modestes qu'elles soient, ces ambitions ne laissent pas de se heurter à certaines difficultés, dès lors qu'on veut noter de façon distinctive le parler berbère des Seksawa, l'arabe vernaculaire qu'ils emploient sporadiquement (et dont nous faisons précéder les citations du sigle *ar*), et leur langage notarial à tour technologique et prétentions classiques. Et ces distinctions se font jour parfois pour le même mot, qu'il faut donc transcrire différemment à quelques lignes de distance.

Le vrai est qu'une contradiction résidait entre l'importance conférée par notre enquête au matériel linguistique, et l'impossibilité où nous nous trouvions de rendre rigoureusement tous ces noms et tous ces mots, faute de moyens typographiques, et surtout de spécialisation.

Enfin les circonstances qui m'ont éloigné de l'Atlas et du Maroc, au moment de l'impression du livre, m'ont interdit les ultimes vérifications et m'ont empêché de tirer des contrôles dévoués de M. L. Galand tout le profit qu'on eût attendu d'une contribution aussi valable.

B) *SIGLES*

a. .... aït
ar. .... arabe
arch. .. archives
art. ... article
b. .... ibn
B. N. . Bibliothèque Nationale
chl. ... chleuh
c. r. .. compte rendu
éd. ... édition
I. A. A. Institut Agricole d'Algérie
I...... Idaw
Im. ... Imintanout
in. .... inédit
R. .... revue
t. ..... tome
tr. .... traduction
Ud. ... Awlâd
vol. ... volume

C) *ABRÉVIATIONS*

Elles renvoient aux collections et périodiques suivants :

Afr. fr. « l'Afrique française » (1891...), Paris.
A. M. ou Arch. mar. « Archives marocaines », Paris (1904-1936), puis Rabat.
Ann. géo. « Annales de géographie » (1891...), Paris.
Ann. hist. soc. « Annales d'histoire économique et sociale » (1930-1939), puis « Annales d'histoire sociale » (1939-41 et 1945), « Mélanges d'histoire sociale » (1942-1944) devenues en 1946 « Annales (économies-sociétés-civilisations) », cette dernière série étant parfois précisée « Ann. E. S. C. », Paris.
Ann. soc. « L'Année sociologique » (1re série 1923-24, 2e série 1939-40 « Annales sociologiques », 3e série 1948-49), Paris.
Bull. E. P. M. « Bulletin de l'enseignement public du Maroc », Rabat.
CHEAM « Documentation du Centre de Hautes Études d'administration musulmane », Paris.
Hesp. « Hesperis », archives berbères et bulletin de l'Institut des Hautes Études marocaines (T. I : 1924...), Paris.
R. afr. « Revue africaine » (T. I : 1856), Alger.
R. al. « Revue algérienne, tunisienne et marocaine de législation et de jurisprudence » (1886...) (fait suite à « Revue algérienne et tunisienne de législation et de jurisprudence » 1885), Alger.
Rens. col. « Renseignements coloniaux », annexe au bulletin de l'Afrique française, Paris.
R. E. I. « Revue des Études islamiques » (T. I : 1927), Paris.
R. J. C. « Revue de jurisprudence coutumière », périodique inédit de la direction des Affaires chérifiennes, Rabat.
Sour. in. « Collection des sources inédites de l'histoire du Maroc », Paris (suivi d'initiales et de chiffres indiquant la série et le pays considérés).

PREMIÈRE PARTIE

PREMIÈRE APPROCHE DU PAYS ET DES HOMMES


Retrouver ce titre sur Numilog.com

I

LE PAYS

UN NOM

L'existence de Seksawa, ou Iseksawan, est attestée depuis huit siècles au moins dans la même vallée du Haut Atlas. A ce nom, maintenant, se reconnaissent entre elles, et se distinguent d'autrui une dizaine de petites communautés, groupées dans le même bassin fluvial. Ces syllabes évoquent une multitude de traits de caractère, de tradition, d'institutions : donc une personnalité. Mais point de synthèse généalogique pour en rendre compte. Bien que la légende Seksawa n'ignore pas le thème du héros, ou même de l'ancêtre éponyme, nulle explication de cet ordre n'est alléguée pour l'ensemble. La diversité d'ascendance, une hétérogénéité proclamée sont inséparables de la profession de Seksawa.

Le nom ne sous-entend donc ici aucun statut de parenté. Il se réduit à une simple notation verbale au contenu à la fois limité et

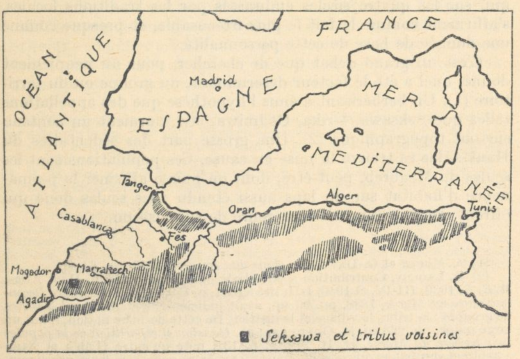


FIG. 1. — Les Seksawa par rapport au bassin méditerranéen

fuyant. *Signifiant* sans *signifié*, dirions-nous, si nous osions recourir à une terminologie commode. Mais ces syllabes, en revanche, portent d'exactes correspondances topographiques. Le périmètre de terres qu'elles recouvrent est resté à peu près fixe depuis le XIIe siècle, date des plus anciens témoignages écrits : et ce n'est pas là, sans doute, un commencement. Dans les désordres de cette histoire en plein mouvement, histoire de nomades, de transferts de races et de conquérants ethniques, voici, dans un coin de l'Atlas, un peuple qui vraisemblablement n'a pas bougé, dont l'existence est attestée à la même place depuis presque un millénaire. Et cela ne lui est pas particulier. La même chose ou presque pourrait être dite de ses cousins Maçmûda. Nous savions certes que nous étions dans une société de sédentaires, qu'il s'agissait même là des plus vieux sédentaires du Maghreb. Mais où la chose se complique, c'est que si le nom, lui, est resté immuable et localisé, cette immutabilité ne fut que formelle.

Aussi certainement que les Seksawa se conservent ici, en tant que tels, depuis l'épopée almohade, qui les trouve et les laisse à la même place, ils ne sont plus aujourd'hui, à 90 % peut-être, ou plus encore, que des allogènes. Il ne s'agit pas là de ces transformations insensibles, inhérentes à la vie d'un peuple, et qui font qu'il n'y a pas de races pures, au sens biologique du terme. Il s'agit de remplacements, catalogués dans la mémoire populaire, et qui, sur les quatre siècles embrassés par les traditions locales, s'affirment comme le fait le plus irrécusable, et presque comme une donnée de base de cette personnalité.

C'est un grand débat que de chercher, pour un peuplement donné, quel a été le facteur déterminant, du groupe ou du territoire (1). Un berbérisant a émis l'hypothèse que des appellations telles que Seksawa, Urika, Gedmiwa, etc., auraient un contenu surtout topographique (2). Une grosse part des sédentaires du Haut-Atlas se trouve là mise en cause. Ces populations sont les seules du Maghreb, peut-être, dont on puisse affirmer la permanence d'habitat sur un laps aussi étendu : les seules donc qui offrent quelque garantie à ce genre de supposition.

(1) A. Moret et G. Davy, *Des clans aux empires*, 1923, pp. 64 sq.
(2) E. Laoust, Contribution à une étude de la toponymie du Haut Atlas, *R. E. I.*, 1939, III-IV, et 1940, I-II, tiré à part, p. 150. Déjà, Foucauld, *Reconnaissance au Maroc*, 1888, pp. 90 sq., avait judicieusement distingué 3 sortes de groupes : la tribu, le village et le district. De cette dernière notion, il fait un large usage, pp. 268 sq. M. Quedenfeldt, *Division et répartition de la population berbère au Maroc*, tr. H. Simon, p. 131, note qu'entre H'âh'a et Ntifa « habitent des tribus qui portent toutes les mêmes noms que leurs principaux établissements ».

Ainsi posé, le problème est insoluble. Pour l'éclairer, il faut recourir à des unités bien plus modestes que ces noms de peuples, seuls connus de la chronique. Il faut recourir, sur le plan topographique, au nom du terroir ; sur le plan humain, à celui du groupe agnatique. Ce sont là deux réalités conductrices. Elles ne cesseront pas de nous guider dans toute cette recherche. Et déjà, la toute première analyse d'un terme comme celui de Seksawa fait sentir la combinaison qu'il opère entre une valeur géographique et une valeur historique.

Le nom peut livrer plus. Il est aujourd'hui consacré dans sa forme actuelle. Celle-ci semble régner depuis les Sâadiens. Des textes antérieurs, celui d'Ibn Khaldûn par exemple, donnent Saksîwa, où le vocalisme de la deuxième syllabe est celui de noms contigus, comme Damsîra, Ganfîsa, Gadmîwa (1). Mais le système berbère paraît trop éloigné, du moins à présent, de la voyelle longue, pour que nous puissions rien fonder là-dessus. De toutes façons, on n'entend maintenant que Seksawa, doublet du nom usité par les intéressés mêmes : Iseksawan (avec parfois redoublement de la sifflante). Le sing. *Iseksiwi* semble refait sur l'arabe. On attendrait plutôt un Aseksu, comme on a ailleurs un Admu, un Aglawu. Or, non seulement cet ethnique ne s'entend pas des membres du groupe ici étudié, mais il existe paradoxalement ailleurs comme nom juif, et même juif d'Oranie (2).

Ce qu'il y a de remarquable, ce n'est pas que des Juifs portent le même nom qu'un groupement berbère. C'est, d'une part, que l'ethnique singulier ait été perdu par les intéressés eux-mêmes, et, d'autre part et surtout, que le nom des Seksawa soit isolé dans l'anthroponymie des groupes maghrébins (3).

(1) C'est l'orthographe que donne de Slane, sur la foi des mss qu'il a utilisés, par exemple le ms. 1521 de la Bibliothèque nationale, pp. 235 *v*, 1-2 *de fine* sq. Un arbre généalogique, que le traducteur n'a pas gardé dans son édition (p. 365, l. 16 sq.), donne même un éponyme Saksîw b. Ganfîs b. Maçmûd. Le ms. de Rabat, D, 14, 98, *Uns al-faqîr* d'Ibn Qunfûdh connaît de même des Saksîwa, p. 41 *a*, l. 2 sq. En revanche al-Baydhâq écrit Saksâwa, E. Lévi-Provençal, *Documents inédits d'histoire almohade*, 1928, p. 65, et texte arabe, p. 43.

(2) Renseignements fournis par L. Brunot, qui a bien voulu consulter pour moi des rabbins marocains. Cf. aussi, I. Hamet, *Les Juifs dans le Nord de l'Afrique*, 1928, p. 57 ; dictionnaire de M. Eisenbeth, *Les Juifs de l'Afrique du Nord*, 1936, p. 174. Au Mellah' d'Imintanout, une famille israélite provenant d'Ilutjan, en Seksawa, porte le nom curieux de Elkeslasi, prononcé Lkslasi, nom à rapprocher de celui du lieu-dit Amskslan en Mtugga-Ud Bessebâᵉ.

(3) Qu'on le compare par exemple à la véritable grappe de noms analogues que fournit l'ensemble : Mtugga, a. Atig, Tigguga, Tuggana, etc. Pourtant, on trouve parmi les noms anciens de l'Occident musulman des Sakâsik, Saksâkî. Un ancêtre légendaire des Berbères s'appelle ainsi. Ibn H'azm, *Jamhara*, éd. Lévi-Provençal, p. 462, l. 21. On le retrouve, désigné comme ancêtre des Howwâra, par Ibn Khaldûn, tr. *Histoire des Berbères*, 1925, t. I, pp. 170, 185, 273. Cf. ms Bibliothèque Nationale, 1520, p. 108 *v*, l. 11. Cela orienterait vers

PREMIÈRES COORDONNÉES DU PAYS

Un certain pays, voilà ce qu'en fin de compte suggère, tant par l'étymologie que dans l'usage commun, le nom des Seksawa. De ce pays, l'essentiel est et a toujours été, selon une loi montagnarde qui se lit par exemple dans le compartimentage historique des Pyrénées, le bassin d'un torrent, asif i-yseksawan, ou Lwâd Sseksawa. Ce bassin est circonscrit par une arête de hautes montagnes qui sur trois côtés l'enclôt (fig. 2). Le Dir, puis la plaine dite aujourd'hui Bujmâda forment déversoir. Le torrent y perd son nom. Déjà il est devenu, de la petite plaine de Tuz'z'umt jusqu'à

une racine S. K., à redoublement. Mais on peut aussi penser à une racine S. W. où le redoublement aurait différencié le deuxième élément. Cette hypothèse tirerait non pas une vraisemblance, mais quelque appui d'une rencontre de sons : celle d'Iseksawan et d'Ichefchawan, c'est-à-dire Chîchâwa. On sait qu'il s'agit là du même cours d'eau, ou du même système d'irrigations, l'un en aval de l'autre, et que l'extension du domaine Seksawa à la plaine, au cours du Moyen Age et jusqu'aux temps mérinides offre une certaine probabilité.

A. Basset veut bien m'indiquer qu'il n'y a pas d'impossibilité linguistique à ce que ces deux noms Iseksawan et (I)chefchawan remontent à une racine bilitère avec redoublement complet, et passage respectif de *w* à *k* et de *w* à *f*. Mais il précise qu'il faudrait pouvoir justifier la présence de ces différents traitements dans le mot voulu et au lieu voulu.

Dans un domaine bien lointain, mais dont les curieux chassés-croisés linguistiques de l'Afrique du Nord ne rendent pas le rappel tellement invraisemblable, je veux dire chez les Touareg, on relève, parmi les toponymes employés dans le sens de « vallée, système de points d'eau », toute une gamme de formes où l'imagination pourrait retrouver des étapes intermédiaires entre Seksawa et Chîchâwa : Sesau, Aseksam, Segga, Ichaffen, Chawa. P. de Foucauld, *Dictionnaire abrégé touareg-français des noms propres*, éd. A. Basset, 1940, pp. 18, 19, 239, 244, 251. Notons aussi l'existence de Chuchawa dans l'Ouarsenis, et aussi, bien entendu, l'existence d'une Chefchawen dans les Jebâla.

Pour E. Laoust, Seksawa pourrait se ramener au factitif d'une racine *k. s.* « paître ». Mais « aucun document, en dehors de l'examen de la forme de l'ethnique, ne confirme une telle conclusion », *op. laud.*, p. 148. Je signalerai pourtant l'existence de populations résiduelles dans le même domaine, dont le nom pourrait remonter à cette même racine : Ikessan, a. Tiksit, a. Gasa même. On pense aussi à l'Wâd Siksû, du Moyen Atlas.

M. L. Galand m'écrit : « Dans sg. *Iseksiwi* pl. *Iseksawan*, l'opposition de singulier à pluriel appartient à un type connu en berbère ; le *w* apparaît ici comme un élément radical. Dans sg. *Agdem* (aussi *Igedm*) / pl. *Igedmiwen*, a-t-on affaire à un *w* radical qui aurait été perdu au singulier, comme dans *ameksa* / *imeksawen* (cf. aussi *inebgi* / *inebgiwen*) ? Cette hypothèse ne trouve aucun appui dans les formes actuelles du nom : *Agdem*, sans voyelle finale, répond mal aux exemples précédents, et surtout, pour le féminin généralement plus conservateur, on ne m'a donné que *Tagdemt* en face de *tameksawt* (cf. aussi *tinebgiwt*). En attendant une recherche plus poussée, j'hésite donc à voir dans le *w* de *Igedmiwen* autre chose qu'un élément suffixal.

Dès lors, la différence de structure qui sépare *Iseksawan* de *Igedmiwen* rend suspect le trop beau parallélisme des formes arabes *Saksîwa* et *Gadmîwa*. Le pluriel des noms de tribus est plus usité que le singulier ; c'est lui qu'apprend d'abord un étranger : les Arabes ont-ils senti que dans *Gadmîwa* ils englobaient un suffixe et que dans *Saksîwa*, peut-être sous l'influence de *Gadmîwa*, *Damsîra*, etc., ils maltraitaient le vocalisme berbère qu'ils avaient respecté dans *Saksâwa* ? On peut en douter. »

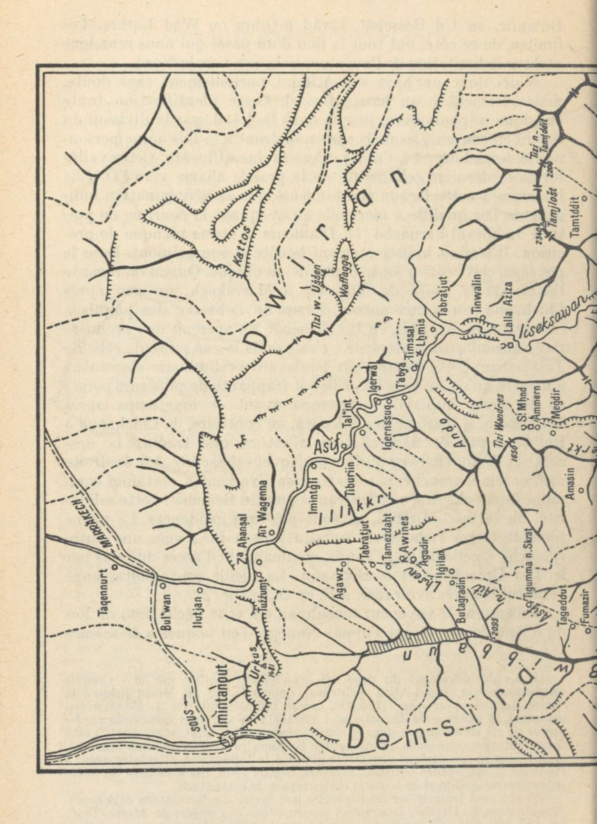
Buᶜanfir, en Ud Bessebâᶜ, Lwâd n-Qihra ou Wâd Lqîhra. Les limites, de ce côté, ont tout le flou d'un passé qui nous renseigne mal sur la limitation de l'aventure Seksawa vers le Nord.

Voici donc un pays s'identifiant partiellement sans doute, mais sûrement à un bassin fluvial. Cette identification toute classique se poursuivra, jusque dans le détail, par la division du bassin en cantons, lesquels correspondront à la fois à une personnalité secondaire et à l'unité d'une ravine affluente. Cette vallée forme la dernière échancrure de la grande chaîne vers l'O. Elle interrompt cette façade montagneuse que sa dénomination indigène de Dir qualifie à merveille en évoquant la courroie de poitrail du cheval harnaché (1). D'ailleurs le terme manque de précision. Il traduit indistinctement la côte et son piémont. Dans le paysage, cette côte n'est ni continue, ni unique. Quand on regarde l'Atlas de la route de Mogador à Marrakech, un peu après Chichaoua, ou mieux encore, lorsqu'on l'observe des pâquis à chameaux du Lmjjûn, en Ud Bessebâᶜ, on aperçoit une première ride courant en avant-garde : c'est, dans le cas présent, celle de Talamenzu. Cette défense par boulevard préliminaire s'accentue à mesure qu'on va vers l'E. Elle est frappante de plusieurs points de la route impériale longtemps avant et longtemps après Marrakech. A hauteur des Seksawa, au contraire, de Chichaoua à Bulᶜwân, pas de dénivellation. C'est ce que traduit la descente S.-N. du thalweg du fleuve, lequel est escorté, sur sa droite comme sur sa gauche, par des séguias divergentes, certaines communes aux Seksawa, aux Dwiran et aux Ud Bessebâᶜ. Cette solidarité, ou cette continuité, ne sont pas sans incidences. Le même plan de terres remontera, un peu plus à l'O., vers une autre « bouche », celle d'Imi n-Tanut, commandant l'accès du Sous par le Tizi Umachchô et le Bwibaun. La vieille route sultanienne l'emprunte après avoir rasé, d'E. en O., le Dir (2).

Imaginons le voyageur musulman du XIIIᵉ siècle venu de Fès ou d'Andalousie, et que l'appât du négoce ou la queste de science

(1) Le déchiffrement du pays est grandement facilité par le « Croquis orographique du Grand Atlas occidental, depuis l'oued ait Mousi jusqu'à la chaîne Igdet-Erdouz » au 1/100.000, dressé initialement par J. DRESCH (en couleurs), et par la série de cartes au 1/200.000 annexée à ses *Documents sur les genres de vie de montagne dans le massif central du Grand Atlas*, 1941. Cette documentation, que nous avons gardée toujours présente dans nos tournées, et que nous avons surtout complétée quant à la toponymie, et réinterprétée à l'aide de la couverture aérienne exécutée depuis 1950, est à la base de notre propre investigation et de toute la cartographie de cette étude.

(2) On peut trouver sur cet itinéraire une masse d'informations déjà considérable dans E. RENOU, *Description géographique de l'empire du Maroc*, 1846, pp. 187, 190, 204, qui condense un grand nombre de récits de voyages.


Kattos
Tizi w. Ussen
Waffagga
Tabratjut
Tinwalin
Lalla Aziza
Iiseksawan
Tizi n-Tamtddit
2200
Tamjlost
2340
Tamtddit
Timssal
Lhmis
T'abya
Igerwa
Igernssuqo
Tal'int
Asif
Tiburiin
Imintgli
Ait Wagenna
Za Ahansal
Tuzzumt
Ilutjan
Bul'wan
Taqennurt
MARRAKECH
SOUS
Imintanout
Urkus
1481
Agawz
Tamezdaht
Awines
Agadir
Iigilan
Butagradin
2095
Tigumma n.Skrat
Tageddut
Fumazir
Amasin
Megdir
Ammern
Si Mhnd
Tizi Wandres
1650
Dem s i r a

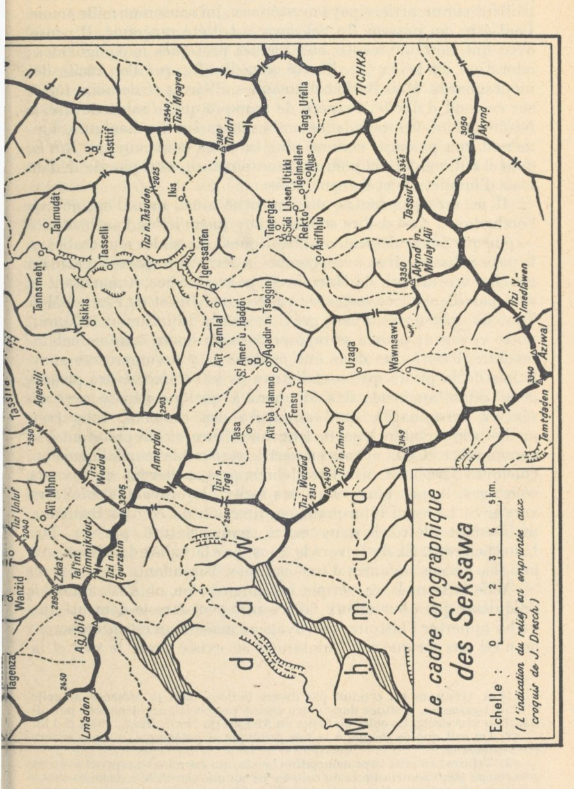


FIG. 2. — Le cadre orographique des Seksawa

promènent sur toute la face du monde connu. Ces « bouches », bâillant sur un arrière-pays mystérieux, lui causeront mille émois. Peut-être, au passage du Seksawa, a-t-il été rançonné. Il pense, avec une horreur dévote, aux vieilles pratiques inexpugnables : adoration du bélier (1), liberté sexuelle (2), que l'on récite des montagnards. Mais l'achat d'amandes, d'olives et de noix, fût-ce sur ce fond d'illicite, l'espèce de panique qui le saisit devant le foisonnement des peuplades embusquées sur les hauteurs, animeront son passage, comme plus tard ses souvenirs, sa *Rih'la*, dont il cultive déjà la pompeuse ordonnance, non pas de dédain mais d'inquiétude et de convoitise.

Il ne sera pas inutile d'avoir situé ainsi, dans l'optique de l'orthodoxie, c'est-à-dire somme toute jusqu'ici de l'authenticité — puisque nos seules sources historiques accessibles sont arabes — le pays Seksawa. Il s'ouvre, comme la dernière impasse sur la main gauche, à celui qui, de Marrakech, gagne le Sous. Auparavant se sont pareillement ouvertes les vallées du Nffis et de l'asif el-Mâl. Tout de suite après, ayant gravi le seuil d'Imintanout (900 m.), notre voyageur pourra se reposer dans un bourg à prône hebdomadaire, c'est-à-dire dans une *madîna*. Il y savourera ces auxiliaires de la prière que sont l'étuve et le commerce des pieuses gens. Simultanément, il s'adonnera à quelque négoce avec de sévères personnages, qu'il nommera des *chuyûkh*, sans trop analyser le caractère légal de leur investiture, et qui prêteront à la commandite et aux achats en vert le secours de leur bilinguisme. Quelques Israélites, usuriers débonnaires, cultivent de discrets courtages. Ayant ainsi refait ses forces, le croyant s'enfoncera vers le S. Le voici bifurquant en direction du col des Bwibaun, maintenant détrôné dans notre nomenclature par le Tizi Umachchô (3). Et de là vers le Sous, par la vallée de l'Issen. Au loin, les délices savantes d'une capitale, Taroudant.

Mais laissons-là ce périple imaginaire : on ne s'est amusé à l'esquisser que pour mieux faire sentir peut-être le démenti que va lui apporter l'histoire. Ce voyageur musulman est intemporel : on n'est pas sûr que son Imintanout ait existé avant le XVIe et la

(1) G. GERMAIN est conduit par divers indices, dont la présence actuelle d'Idaw i-yzimmer, à situer dans notre région ces hérétiques dénoncés par al-Bakrî au XIIe siècle, Le culte du bélier en Afrique du Nord, *Hesp.*, 1948, p. 113.

(2) On sait que ce thème, à la fois juridique et polémique, n'a pas encore été abandonné.

(3) Telle est en effet la prononciation locale, qui est mise en rapport avec les grès rouges stéphanotriasiques du col : on les nomme *amachchô* « roche de chat » (allusion à la couleur). Mais la dénominaton des roches dans la région manque absolument de rigueur. Je cite les explications qui m'ont été données.

décadence des Maçmûda. Quant aux amandiers et aux oliviers, dans quelle mesure ont-ils survécu, ou au contraire succédé à la forêt d'arganiers qui peut-être s'étendait jusqu'à l'asif el-Mâl au xve siècle, c'est ce qu'il est difficile de préciser. Et que penser d'éléments aussi caractéristiques d'un paysage qu'ont pu l'être, dans ce piémont aujourd'hui déboisé, le thuya, le gommier, ou les associations de l'*oléolentiscetum* ?

Revenons donc à la carte, encore qu'imparfaite. Ces vallées, ces trouées, le Nffis, l'asif el-Mâl, le Seksawa, divergent toutes d'un même château d'eau, le massif du Tichka (1), lieu historique important, et qui, de son énorme môle granitique, fait butoir au pays Seksawa vers le S. Avec les cimes proches, montant à 3.000 et 3.400 m., un ressaut d'un millier de m. environ fait surgir le massif ancien au-dessus de la dépression permotriasique et de la zone subtabulaire de l'O. C'est la première barrière face aux vents de l'Atlantique, d'où forte condensation des nuages arrivant en général du S.-O. C'est aussi, lorsqu'on vient de l'E., la dernière affirmation de haute montagne. Après, on ne trouvera plus que les causses, les collines Mtugga et H'âh'a.

Le Seksawa, le Nffis, l'asif el-Mâl, et deux des affluents les plus importants de l'Issen proviennent directement du Tichka. Les autres affluents de l'Issen, plusieurs affluents du Sous sourdent du versant Sud de la chaîne axiale. Toutes ces sources ponctuent une distance de moins de 30 km. Il y a donc là un important foyer hydrogéographique, donc de culture sédentaire, donc de constance historique. Ce rôle du Tichka, ou plus exactement de la crête qu'il flanque, a été perçu par les auteurs musulmans. Ibn Khaldûn le marque en un passage dont les précises correspondances sauvent le métaphorisme. Le marabout de Tasaft est encore plus formel. Il compare ces bassins fluviaux, suspendus à la crête, à des outres dont les hauts cantons sont les pattes. Le Tichka, dit-il, est « la balance des eaux », *mîzân al-miyâh*, le réservoir de la montagne (2). Réservoir de bien d'autres choses encore, comme on sait.

(1) Cf. notre étude sur les Antiquités Seksawa, *Hesp.*, 1953, p. 363. Le premier à avoir souligné l'importance de ce môle d'histoire, d'économie pastorale, et de sociologie tribale, est R. Montagne, L'Aghbar et les hautes vallées du Grand Atlas, *Hesp.*, 1927, p. 16.

(2) Justinard, *La Rihla du marabout de Tasaft*, 1940, p. 91.

LIMITATION DU MONDE SEKSAWA

On comprend que cette crête ait frappé les imaginations. Pour qui remonte le fleuve, elle constitue vers le S., l'E., et l'O. un rempart continu.

Qu'on se figure deux murs, orientés N.-S. Ce sont le Bwibaun à l'O., côté Demsira, l'Afuzar à l'E., côté Gedmiwa. Entre les deux, la vallée du Seksawa, remontant vers le S., en bissectrice, jusqu'à l'angle d'un V concave dont la pointe, dirigée vers le Sous, serait le Temt'daden (3.340 m.). L'une des branches du V part vers le N.-O. La chaîne continue (3.000 m.) est ébréchée de quelques cols : le Tizi n-Tmirût, le T. Uzdud et surtout le T. n-Trga, qu'a franchi Brives, et qui est d'une grande importance historique, car c'est par lui qu'arrivèrent les immigrants du Sous. Là, décrochement vers le N. : voici le Tabgurt (3.210 m.), pivot des paysages Seksawa. Du Tabgurt, la chaîne fléchit franchement vers l'O. : elle se soudera, vers le Wagrarat, au prolongement méridional du mur d'O. L'autre jambage du V rejoint les hauts niveaux très complexes du Tichka, où s'enracine le mur d'E. Sur ce parcours, l'anticlinal culmine au dôme géométrique du Ras Mulay Ali (3.400 m.). Avec l'Ikis, en « bosse de chameau » ou en « crête de coq », selon les observateurs (3.180 m.), et le Tabgurt, le *Ras*, « la tête » (ou mieux l'*Akyud*' « la tresse »), Mulay Ali, s'offre constamment aux regards de très loin en plaine. Et de toutes les hautes surfaces séparant les vallées, se découvrent à la fois, à l'E. comme à l'O., ces « longs murs » du paysage Seksawa que sont le Bwibaun et l'Afuzar. Sur tout ce contour, clos au S. par de formidables masses, la barrière ne descend jamais au-dessous des 2.000 m. : caisson bien délimité qu'achève de bloquer, au S. d'Imintanout, l'Urkus. C'est seulement vers le N.-E., après le massif du Tamejlocht, du côté du Dwiran, que les plateaux de l'Imlilen viennent battre une falaise aux entablements calcaires, le Waffagga. Sur cette face, l'accès est facile aux cuvettes du haut Dwiran, Tissekht, Aduz. On est ici dans des confins.

Quelle impression tirer de cette délimitation du pays Seksawa ? D'abord celle de son orientation du N. au S., orthogonique par rapport à la chaîne de l'Atlas. D'où l'importance de la pente. Niveaux orographiques, horizons végétaux, degrés d'éloignement de la plaine et du pouvoir central, progression du particularisme montagnard : tout cela concourt à une gradation simple à partir du débouché de Bulᶜwân (740 m. au gué de la route de Marrakech), jusqu'aux plus hauts villages (1.900 m. à Wawnsawt). Cette fermeté de contours autorisera, l'événement aidant, une vie

d'ensemble bien défendue du dehors. Mais à aucun titre elle ne formera limite naturelle vers le S. : c'est de là qu'est venu tout l'être moderne des Seksawa. Et certes, il sera superflu de dire ici que jamais ces crêtes, coupées de cols, ne font obstacle, entre montagnards, même aux relations hebdomadaires d'un souq : c'est ce qu'on voit bien de nos jours à la fréquentation, par des Idaw Geryun, du marché des Imedlawen. Au surplus, une part importante de l'activité de ces populations réside précisément dans le courtage des cols et dans une circulation intense, bien que dure, dangereuse et impliquant tout un contexte d'accords entre groupes, et presque d'initiation individuelle. La muraille est un obstacle conventionnel. Pour les autres, jamais pour soi, et seulement quand on le veut.

Il est vrai qu'à plusieurs reprises dans leur histoire, et pour de longues périodes, les Seksawa ont voulu cet isolement.

MESURE DE CET ESPACE

Rien ne serait plus faux que d'apprécier la masse du pays d'après notre système métrique. La réelle unité, celle qui est la mesure même de l'homme, y est la durée de l'effort du marcheur agile ou du notable juché sur la mule au trot vif. Encore faudrait-il que cette durée fût appréciable quantitativement. Elle ne l'est naturellement pas en heures et en minutes. Tout au plus l'intervalle des prières, elles-mêmes marquées par les positions du soleil, pourrait-il servir d'étalon. Mais on ne prie guère. A vrai dire, ce sont des mesures encore plus lâches : matin, méridienne, soir *ççbah'*, *zziwal*, *içfirar*, qui seront le plus sensibles au cœur. Mais nous ne répèterons pas ici les réflexions de Lucien Febvre sur le « temps flottant », le « temps dormant » des sociétés de type « médiéval » (1). Aussi bien, s'agissant de temps mécanique, j'entends très précisément de temps servant à mesurer ou sectionner un effort très précis, et de durée constante, c'est bien d'heures que nous allons nous servir pour mesurer l'espace Seksawa, comme l'ont fait les officiers de la pénétration.

Négligeons les immenses confins qui, au delà des villages, du côté de Tichka comme de celui du Ras Mulay Ali, se prolongent encore bien loin. La vie Seksawa, la vie de fond de vallée, qui est la vie municipale, la vie dense, à plein potentiel, est mesurée par de

(1) L. Febvre, *Le problème de l'incroyance au XVI*e *siècle*, 1942, pp. 426 à 434, et G. Friedmann, L'homme et le milieu naturel, *Ann. hist. soc.*, 1945, II, pp. 109 sq.

bien faibles durées. Nous le verrons, en effet : à d'autres rythmes correspondent les espaces intercalaires, entablements séparant les vallées, sommets arrondis et, à plus forte raison, pâquis inter-tribaux. La mesure du pasteur n'est pas celle de l'horticulteur de village : elle n'est presque pas celle du citoyen. Si l'on voulait subtiliser, on opposerait aussi à cette mesure des honnêtes gens, qui est celle des chemins muletiers, celle de l'expédition guerrière. Celle-ci néglige les sentiers battus, survient de façon foudroyante, ayant franchi forêts et escarpements. Dans la période récente, un grand guerrier, le Caïd Lmokhtar des a. Lh'sen, sera l'homme de ces imprévus, de ces éclairs topographiques, dirait-on. Mesure du pasteur, mesure du guerrier : ces variantes, l'une élargissant, l'autre ramassant à l'excès l'espace Seksawa, ont leur valeur d'indices sur la psychologie individuelle et les rythmes sociaux : on peut les éliminer pourtant dans une analyse soucieuse de tabler sur une certaine constance civique.

La rosace de distances figurant sur le croquis ci-dessous (fig. 3) et dont le cœur est Lalla Aziza, suggère diverses réflexions qui ne seront pas inutiles à l'intelligence du milieu. Ces durées, calculées en temps de cheminement sur le sentier qui suit le lit, reflètent certes différents facteurs tels que la difficulté du terrain, les méandres, la multiplicité des gués, etc. Mais plus encore elles traduisent, et fort exactement, la notion que les Seksawa de tous les temps purent se faire de l'ampleur des cantons. Et par là nous sont rendues au plus vrai les dimensions d'une histoire. Ce qui éclate, c'est la disproportion entre les tiges supérieures et la partie inférieure de la rosace. Une vision fondée sur les concepts de la plaine — et, prenons-y garde, sur quoi d'autres se fondèrent, d'Ibn Khaldûn à nous, les observateurs ? — insiste, que ce soit dans la connaissance ou l'action, sur les secteurs les plus proches. L'homme de la plaine perd son zèle à comprendre ou à intervenir dans la mesure même où la distance s'accroît et où son regard se lasse sur les arrière-plans neigeux. Mais une vision authentique, celle qu'a d'elle-même cette société, situe au contraire l'essentiel tout en haut, dans le repaire inviolé, le mieux défendu en tout cas du renseignement » par le relief, la légende et une incertitude devenue graduellement opaque. La basse vallée ne sera plus qu'un couloir, un débouché, un appendice, ou tout autre équivalence métaphorique qu'on en voudra donner.

Combien ne s'éclairent pas, dès lors, et l'histoire du XIVe siècle qui nous montre l'expansion venant des hautes terres, et l'histoire plus récente, qui a reconstitué sur ces mêmes altitudes, grâce à l'afflux conquérant des gens du Sud, de nouvelles bases d'expan-

sion ! De même, la vraie vie Seksawa ne gardera sa justesse, dans un espace à sa mesure et selon son cœur, loin des contaminations et des mesquineries de la plaine, qu'en deçà de ce rayon de deux à trois heures de marche en amont de Lalla Aziza. Tout ce qui est au

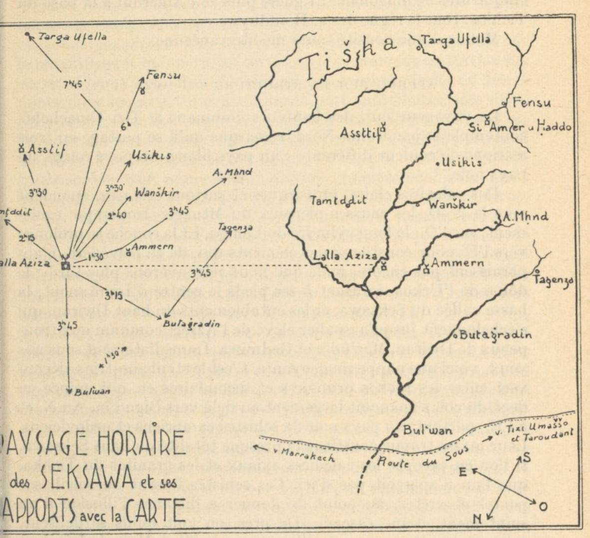


Fig. 3

delà, c'est-à-dire tout l'aval, sera soumis à l'influence des pouvoirs et des meneurs d'en bas. Donc, zone d'aventure, d'hésitation, de mélanges. Plus loin encore, dans la plaine, peuvent s'étaler d'autres ensembles, sujets à d'autres mesures : ce qui compte ici, c'est la traite du cavalier, de bivouac en bivouac. Mais que cette optique de l'homme de cheval, c'est-à-dire, en l'espèce, et depuis cinq cents ans, de l'Arabe, nous éloigne du monde montagnard, ce monde tellement plus concentré, plus nerveux ! Un jour de

marche, et l'on remonte la vallée de part en part. Le domaine Idma, de la zaouia d'Ammern à celle d'Assttif, couvre, sur sa plus grande diagonale, cinq heures. A peu près autant d'Iguntar au Seksawa : les conquêtes du Caïd Lmokhtar s'inscrivent aussi sur cinq heures de diagonale. Et guère plus de l'Amerdul à la base du Tichka : tout le règne des a. H'adduyws.

Monde d'une densité toute méditerranéenne.

APERÇU SUR LA STRUCTURE DU PAYS (1)

Le voyageur qui, des hauteurs dominant le Tizi Umachchô, contemple le panorama Nord, remarque qu'il se partage en trois sections de couleur différente : un pays blanc, un pays rouge, un pays noir.

Des calcaires clairs, jurassiques et surtout crétacés, épandent vers le N.-O. les causses pierreux du Mtugga. Jurassique également, sur l'O., le long cylindre du Lemgo. Et la couche se prolonge vers l'E. pour constituer des éléments qui, de ce belvédère, n'apparaissent pas encore, mais que nous retrouverons plus tard : le dôme de l'Urkus, écrasant à ses pieds le centre d'Imintanout, la basse vallée du Seksawa, et les entablements du haut Dwiran, qui s'échelonnent jusqu'au palier élevé de l'Azzeg, commun aux troupeaux de Dwiran, Mez'ûd'a et Gedmiwa. Immédiatement sous nos yeux, voici une nappe rougeoyante. C'est le stephano-trias, découvert entre les roches primaires et secondaires et, qui, mince en deçà du col, s'épanouit largement au delà vers Bigud'in. Au N. et à l'E., partout, un pays noir de schistes cambriens et ordoviciens. Leur masse trapue constitue la presque totalité du haut Seksawa, si l'on en excepte les calcaires axiaux et les granites du Tichka, que l'on n'aperçoit pas d'ici. Ces schistes luisent au soleil, sur pentes et arêtes, au point de donner à distance l'illusion d'un suintement, d'une cascade. De près, on voit qu'ils se délitent, éclatent, se divisent en feuilles et en aiguilles. Mais de loin leur relief est puissant et lourd : masse morose et sans grâce, où rien ne décèle les vallées bucoliques dont elle est entaillée.

Transportons-nous sur un autre belvédère, en plein pays Seksawa cette fois, au revers N. des croupes du Mzawt. De là l'œil suit toujours les trois teintes dans le paysage. La vue dévale sur le bassin des a.Musa, pour remonter ensuite vers le rebord tabulaire du pays Dwiran : Wawmright, Waffagga, et plus loin

(1) Tout ce paragraphe doit beaucoup à J. Dresch, *Recherches sur l'évolution du relief dans le massif central du Grand Atlas, le Haouz et le Sous*, 1941.

encore, Kattos. A mi-hauteur de ces couches blanches ou dorées, apparaît la roche rouge *tafzza*, qui se déverse ensuite sur les marnes de l'Imlilen. A 1.000 m. en contrebas, le fleuve, largement étalé parmi les tamaris de la petite plaine (940 m.), retrouve, aussitôt passé l'ancien Suq Lkhmis, vers T'abya, les mêmes hautes et sombres falaises qu'en amont.

L'analyse tectonique explique plusieurs des traits actuels par le remaniement qu'opéra, au tertiaire, le plissement de l'Atlas sur un relief hercynien. Mais il ne lui est pas toujours facile de déterminer dans les structures actuelles la part contributive des deux phases, bien que leur style respectif soit fort différent. En effet, l'intervention de cassures, perpendiculaires à l'axe des plis, peut entraîner d'autant plus de confusions de lecture, que la direction générale des deux mouvements s'avère grossièrement orthogonique : méridienne pour le socle, O.S.O.-E.N.E. pour le remaniement.

Au modelé hercynien ressortissent une série parallèle de trois anticlinaux et surtout l'action de cycles d'érosion qui ont dénudé les terres rouges du permo-trias et aplani l'avant-pays crétacé. La subsistance de ce dernier, plus largement que dans le reste du Dir, est en effet un trait important. Cette formation dessine même une ample échancrure vers le haut Dwiran et Mez'ûd'a.

La tectonique atlasique est « brutale et simple... Architecture austère de blocs rigides qui montent par étages successifs au N., plus brutalement au S., jusqu'aux hautes crêtes massives ». On la reconnaît aujourd'hui, en Seksawa, à « une série de blocs, plus ou moins basculés et séparés par des accidents brutaux [et s'élevant] vers une haute chaîne vigoureusement plissée » (1). D'une façon générale, on est frappé du contraste entre la lourdeur de ces hauts reliefs et la jeunesse mordante des versants et des vallées. A 1.500 m., puis à 2.000, et encore à 2.500, un regard panoramique ne découvre guère que des niveaux, des dômes très aplatis, des crêtes mûres et tassées. Dans un large morceau du pays, en gros tout le moyen Seksawa, c'est presque une surface homogène, malgré l'interruption des vallées, qui étale sa perspective autour des 2.000 m. : Azur, Tassila, Amudder, Ibuban. Surface d'aplanissement antécrétacée, dont le rôle important sur les formes de la vie est encore lisible et avec laquelle tranche paradoxalement le délié d'une crête axiale la surplombant de plus de 1.000 m. avec ses calcaires durs et aigus.

La morphologie touche ici directement à l'humain. Capital a été le rôle de ces surfaces de moindre pente, quelle qu'en soit

(1) Id., *op. laud.*, p. 67.

l'origine : plateaux structuraux crétacés, d'ailleurs aujourd'hui presque entièrement hors du domaine Seksawa ; surfaces en cours d'érosion conservées ; bien plus bas, terrasses fluviales ; entre les deux, paliers constitués sur une déclivité par une inégale résistance des roches affleurantes. Ces plans ou « replats » ont été un facteur essentiel dans la constitution d'un système de vie et d'un paysage rural. Autre élément structural à grand retentissement : le mûrissement des vallées par degrés successifs, évolution qui semble avoir marqué des pauses et des réveils, et, se combinant avec l'inégale dureté des couches franchies, les avoir découpées en tronçons. L'orientation générale du fleuve, conforme à celle de l'asif el-Mâl et du Nffis, épouse en gros la direction du modelé hercynien : elle s'est donc faite, ou maintenue, à contre-sens du plissement atlasique. Là où la roche est dure, comme entre Z'init' et Tamezgurt, entre Tasselli et Igerssafen, entre Sekrat et Iguntar, s'encaissent des gorges vertigineuses, aux parois abruptes. Ailleurs, l'existence de schistes tendres, ou la rencontre avec un synclinal, comme à plusieurs endroits de l'asif n-a. Lh'sen, élargissent la vallée, voire créent, comme en bas a.Musa, un chapelet de petits bassins. Une autre conséquence de cette direction contrariée, c'est qu'elle conspire avec le plan de surrection lui-même, pour fractionner le pays à angles droits. Tout concourt dès lors à un partage cantonal, d'autant plus net parfois que l'érosion fluviale n'a pas encore harmonisé son profil et que celui-ci se détache souvent en paliers. Profil à saccades, si j'ose dire. Des tronçons relativement mûris s'étalent parfois largement — ainsi en a. H'adduyws, à Tuz'z'umt — mais sont vivement séparés les uns des autres. Enfin, cet étalement s'opérant sur certaines sections du lit, tandis que l'érosion amollit les hauteurs, une frappante correspondance finit par s'établir : auges profondes en contrebas ; sommets aplanis en surplomb. D'où des couples caractéristiques de formes : *chaif* « bombement » de l'Illikkri, au-dessus du bassin des a. Mh'and ; *chaif* d'Azur au-dessus de celui des a.Musa. Ces ensembles sont favorables à une vie pastorale et agricole. Ils contrastent généreusement avec des formes plus inhospitalières, comme celle de la ravine abrupte héroïquement entaillée de gradins d'Usikis, ou même répugnant à toute utilisation. L'ambition des sociétés de montagne sera toujours de tenir à la fois le petit delta fluvial et les hautes croupes à pâquis, à bois et à seigles. Il arrive même que ces épanouissements du lit soient assez simples pour révéler, comme en aval de Tuz'z'umt ou dans l'asif n-a. Lh'sen, la succession de plusieurs niveaux parallèles en longueur. Ce sont, comme dit J. Dresch, « des banquettes naturelles » : et il

est bien remarquable que là aussi la géologie ait, de sa large écriture, tracé comme un modèle au travail de l'homme.

On a peut-être trop poussé cette enquête — encore que sommaire, et d'une technicité d'emprunt — sur la structure du pays Seksawa. Mais, pour notre propre recherche, d'importantes données s'en dégagent. D'abord, la nette démarcation d'un pays, sorte d'impasse à porte entr'ouverte sur la plaine et sur le N. Puis sa matière simple, procédant, du N. au S., dans un sens qui est celui d'une coupe géologique. Cet approfondissement progressif sera aussi celui de l'originalité des institutions et de la conservation d'une authenticité. En particulier, l'âge des sols, croissant en raison inverse de la force des derniers aménagements tectoniques, mène à un môle d'archaïsme géologique, et aussi de signification sociologique, le Tichka. Et encore ce cloisonnement à angle droit, résultant des directions croisées des modelés hercynien et atlasique. D'où une structure cantonale qu'avive la coexistence de paliers mûrs et d'engorgements abrupts. Enfin toute une horizontalité de moyenne montagne, offrant des relais en hauteurs, et comme un classement préétabli à une vie qui, d'étage en étage, parmi la dureté qui de toutes parts la presse, trouve des pentes où s'accrocher, et même des surfaces où s'épanouir.

II

UN PAYSAGE RURAL

PALIERS VÉGÉTAUX

Cet étagement se confirme lorsqu'on examine les végétaux qui s'échelonnent depuis les 740 m. du gué de Tagoyyamt, jusqu'aux 3.400 m. du Ras Mulay Ali (1).

L'exposition joue, entre ces différences d'altitude, un rôle d'autant plus décisif que l'habitat et l'irrigation se blottissent au fond des vallées, et que l'orientation méridienne de l'axe principal accentue les effets de l'insolation. Comme dans toutes les sociétés de montagne, on retrouve jusque dans la toponymie la distinction de l'adret et de l'ubac, *annammer* et *amalu*. Autre influence du relief : il n'est pas indifférent que malgré la lourdeur toute saharienne de ces croupes, le Haut-Atlas, du point de vue botanique, soit « une péninsule méditerranéenne en pays steppique et désertique » (2). Ce caractère de la flore se retrouve-t-il au même degré dans les techniques et les autres formes sociales ? Contentons-nous pour le moment, et sans rien préjuger, de noter un caractère qui se traduit visuellement et suggère certains genres de vie. Or, ici, à beaucoup d'égards, le rappel méditerranéen est archaïsme. Dans la civilisation de steppes, imposée par le climat aux basses plaines alentour, et parmi la généralisation de formes de vie instables à tout le Maghreb depuis le bas Moyen-Age, l'Atlas a érigé un bastion conservateur. Il a concentré des modes que nous dirions européens. Ces qualificatifs, vagues et littéraires lorsqu'il s'agit de sociétés, tirent du langage du botaniste une tout

(1) Note de L. Emberger sur La végétation du massif des Seksawa, in *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, séance du 5-11-1934. En dehors des explorations (en cours) de MM. Sauvage et Quézel, c'est la seule information propre aux Seksawa. Sur le plan général, toutefois, j'ai consulté avec profit, L. Emberger, *Aperçu général sur la végétation du Maroc*, 1938 ; Ch. Sauvage, La richesse de la flore marocaine, *Bull. de l'Enseignement public du Maroc*, nº 216, 1952 ; sur un domaine voisin, R. Maire, *Etudes sur la végétation et la flore du Grand Atlas et du Moyen Atlas marocains*, 1924. Enfin mes propres — et bien inexpertes — tentatives d'herborisation ont été grandement secourues par les identifications botaniques de MM. Sauvage, Vindt et Nègre, qui voudront bien trouver ici l'expression de ma reconnaissance.

(2) R. Maire, *op. cit.*, p. 10.

autre précision. D'autre part, l'exposition océanique de ces dernières hautes montagnes de l'Atlas vers l'O. entraîne, comme l'observe L. Emberger, une relative douceur, qui les oppose aux secteurs contigus à l'E., par exemple aux Gedmiwa, pour les rapprocher, quant à la flore, des hauts sommets calcaires du Haut Atlas oriental et même du Moyen-Atlas. Gros facteur d'originalité pour le domaine Seksawa, par rapport à ses voisins immédiats.

En bas, l'arbre cultivé caractéristique est l'olivier, qui couvre de ses plaques alternativement sombres ou cendrées, selon les sautes de vent, le fond des vallées jusqu'à Z'init' et Meghdir (1.100 m.). L'amandier, dont les peuplements vert tendre contrastent avec l'olivaie, par masses égales, superposées l'une à l'autre, à Tuz'z'umt par exemple, grimpe beaucoup plus haut : jusqu'à plus de 1.800 m., à Targa Ufella, au pied de la montée du Tichka. Mais la limite de l'olivier n'est pas extrêmement nette. Le spécialiste devra déterminer les raisons de cas sporadiques trouvés beaucoup plus haut que la limite des 1.100 m. comme à Ad'erd'ur, Wanchkrir. Des conditions locales permettent là encore à l'olivier de croître vigoureusement, mais sans donner de fruits. Inversement, le noyer est solidaire des hautes vallées où, à partir de juin, il masse son froid et odorant feuillage. Il aime l'axe des ravines. Il le souligne, vu d'en haut, par une dense et étroite traînée de frondaison, formant rue couverte. Ainsi à Iguntar. Ainsi encore d'Ad'er'ur à a.Mh'nd, ou dans le bucolique hallier que domine a. Zemlal. Certes, il y a du noyer partout, même à Tuz'z'umt, mais à l'état isolé. Son véritable domaine s'affirme à partir de 1.400 m. Encore rare à Tannsmekht, il s'étale par peuplements de plus de 500 à la fois à Tasselli, et surtout Usikis ; par milliers en a. H'adduyws et I. Geryun. Il monte alors jusqu'à 2.350 m.

Un autre trait immédiatement lisible est l'existence d'une steppe alfatière qui couvre entre 800 et 1.600 m. le plateau à sols rouges de l'Imlilen. Ce vaste morceau de terres, formant confins entre Seksawa et Dwiran, est sans analogue dans le reste du pays que nous étudions. Vide d'habitat humain, il contient quelques cultures clairsemées. Il est surtout utilisé par les troupeaux des Idma, à qui est ainsi épargnée la descente d'hiver. Pâquis varié et odorant mais fécond en épineux (1). En un point, la végétation

(1) Plantes caractéristiques de cet horizon : *Peganum Harmala*, *Launaea arborescens*, *Pulicaria mauritanica*, *Atriplex Halimus*, *Carex*, *Ballota hirsuta*, *Juncus maritimus*, *Lavandula maroccana*, *Salsola vermiculata*, *Stipa retorta*, *Artemisia herba-alba*. L'*auri* n'est pas en réalité de l'alfa. C'est le sparte, *Lygeum spartum*.

buissonneuse se hausse à l'arbre : un peuplement clairsemé de gommiers campe ses feuillages piquants à cosses caractéristiques, sur des affleurements calcaires qui dominent les marnes. C'est une forêt résiduelle. La plante souveraine est ici l'alfa, sous deux types distingués par le nom : *tanalt* et *auri*. Seul l'*auri* gravira les paliers supérieurs : on le trouvera à toutes les altitudes, jusqu'au col du Tabgurt où, tout rabougri lui-même, il est escorté d'autres graminées plus mesquines, telles qu'*izggri* ou *targha* (1).

A 500 m. au-dessus du plateau de l'Imlilen, surplombant le fond de Z'init' d'une rampe d'un millier de mètres, commence la forêt du Mzawt (2). Elle règne sans interruption sur l'énorme dôme de terres qui sépare la vallée principale de celle d'Ammern : entresol préalable au Tabgurt. La montée verticale au-dessus de Z'init' permet de repérer successivement l'amanderaie, puis une végétation de jujubier sauvage atteignant la forme arborescente. Puis des genévriers oxycèdres, particulièrement denses sur la face Nord des plis. A partir de 1.400 m., le chêne vert, que le genévrier ne parsème plus que de loin en loin. Au Mzawt fait pendant, de l'autre côté du Seksawa, le pâté montagneux de l'Azur, beaucoup plus déboisé. Les deux forêts sont fort dégradées, jusqu'à 1.500 ou 1.600 m., puis raffermissent leur caractère à mesure qu'on approche de la cote 2.000. Mais de ci de là, elles sont interrompues de clairières culturales, qui semblent rechercher les plus hautes croupes, comme au-dessus de Lalla Aziza. D'en bas, le vert rugueux de la forêt paraît troué de ces aires comme polies au doigt. L'étage est essentiellement celui du chêne vert *Quercus ilex*, chl. *tasaft*, recherché pour son bois et son fruit. C'est l'arbre classique par excellence : véritable « fond de teint » forestier de la montagne. Vers le Tabgurt il monte jusqu'à 2.800 m. et y constitue, fait unique au Maroc, la limite supérieure de la forêt. Autre arbre caractéristique, le genévrier, *tiqqi*. C'est l'oxycèdre qui est représenté. Son piqueté sombre, jamais dense, parsème la chênaie. Ailleurs, le thurifère atteint 3.150 m. En Seksawa il ne joue pas ce rôle de marge supérieure d'altitude.

La grande masse des arbres s'arrête court au-dessus d'Inraren Z'dinin par une lisière de visible déboisement, dont le genévrier thurifère semble avoir fait les frais. Plus au S., les revers Nord des plis dominant les vallées d'Wanchkrir et d'Usikis d'une part,

(1) A cet horizon : *Bupleurum*, *Euphorbia*, *Ononis atlantica*, *Alyssum spinosum*, *Stipa retorta*, *Isatis tinctoria*, *Astragalus Ibrahimianus*, *Erinacea Anthyllis*, *Descurainia sophia*.

(2) A cet horizon : *Tragopogon porrifolius*, *Roemeria hybrida*, *Leucanthemum maroccanum*, *Silene Cucubalus*, *Hypochaeris radicata*, *Scorzonera laciniata*.

d'Assttif de l'autre (Tizi n-Tkchchudin), offrent des boisements encore importants, mais isolés. La dénudation des pentes du Tabgurt est frappante. Tout cet étage est celui du pâquis. Les facteurs qui ont joué ici sont contradictoires. D'une part, influence desséchante de la ventilation et d'une insolation accrues ; d'autre part, concentration par places de l'humidité provenant d'un enneigement abondant : les mares, les suintements, les prés humides *az'mu* sont fréquents. L'*az'mu* le plus remarquable se trouve au sommet du Tichka (2.600 m.). C'est un pâquis célèbre. La tonalité générale des fleurs de ces hautes terres en leur printemps tardif (mai, juin) est jaune : *aghozzir*, *uchfud*, *anâghud*, *amaler*, *aloggo*, dont plusieurs sont des genêts. C'est à peine si les touffes spongieuses de l'*ifessi waghad'* laissent percer un violet de pervenche (1). L'étage subalpin, qu'il est facile d'étudier au Tizi n-Tbgurt (2.600 m.), se caractérise par une végétation rasant le sol. Chaque plante devient un buisson en miniature, pour se mieux protéger du froid et du vent. Les plantes, pour ainsi dire, font le gros dos contre les conditions inclémentes. Elles affrontent l'extérieur par petits paquets de feutrage bombé et épineux.

Tels sont les principaux étages phytogéographiques du pays Seksawa. Mais une telle description, pour sommaire qu'elle soit, serait inexacte si, reprenant nos considérations initiales, nous ne marquions à présent combien la flore de fond de vallée échappe en fait, et par une écologie différente, et par la contagion de l'homme, à un étagement simpliste. Non seulement elle est nuancée, complexe et parfois paradoxale — en matière d'arbres fruitiers notamment —, mais encore elle ne reflète les conditionnements de l'altitude que pour encore accentuer ses différences avec la flore de pentes ou de sommets. A propos de la vallée de l'Urika, R. Maire a énuméré les associations ripicoles pressées sur les berges des torrents et qui, conjugant leur effet fixateur des graviers du lit avec l'incidence des cultures de berge, parviennent dans certains cas à constituer un sous-bois de tamaris ou de peupliers. Le taillis ombrage des prairies à fauche : autre type d'*az'mu* différant profondément et par l'origine, et par l'utilisation, de l'*az'mu* montagnard.

Ces influences proprement botaniques, et celles de l'abri, développent, à chaque confluent *imi* d'une ravine avec la vallée principale, des halliers ayant chacun sa physionomie : forêt vierge de lauriers géants à l'Imi w-Ussttif ; vallon virgilien de l'Imi y-Ikis, avec ses figuiers, ses grenadiers, ses ronces de mûres et

(1) *Alyssum spinosum.*

ses eaux murmurantes. On trouve là une petite fleur violâtre à l'odeur sucrée, fort recherchée pour le thé, *afert'ʷkkʷel* (1). On se sent ici dans un « vallon d'Arcadie ». Dût cette comparaison n'être que fort peu exacte, surtout dans ces hautes terres qu'ombragent solennellement les noyers, elle n'en parle pas moins à l'imagination, et lui suggère à tout le moins une idée juste : celle de la profonde personnalité de ces recoins de montagne, et de leur charme immémorial.

UN PAYSAGE CONSTRUIT (2)

Mais c'est là le domaine des groupements végétaux dont l'homme est l'agent majeur. Un degré de plus dans son action, et nous voilà aux plantes cultivées, avec leurs marges adventives ou subspontanées, que nous avons étudiées ailleurs (3). A vrai dire, cette considération de l'homme, de ses mouvements, de ses nourritures ne doit nulle part faire défaut. Bien des traits, dans ce petit développement sur la couverture végétale, menaient à l'homme.

D'abord le cachet méditerranéen de cette flore ; l'opposition entre les fonds de vallées et leurs parois supérieures ou les sommets ; étagement qui, dans les grandes lignes, explique, s'il ne la motive entièrement, une vie pastorale du type pyrénéen. Enfin cette absence de la couche supérieure de la forêt, ce manque de 5 à 600 mètres de genévrier thurifère, qui s'observent ailleurs au même étage, et ont ici disparu (4). Une telle lacune, traduisant la décadence du cadre végétal, suggère peut-être des époques lointaines où le haut Seksawa, plus boisé à cette altitude, pouvait aussi nourrir une vie plus puissante : celle précisément qu'il a nourrie au XIVᵉ siècle. Et nous voilà subitement plongés, par une simple remarque sur le paysage, au plus profond de l'histoire.

Ces pays de l'Atlas sont les plus « construits » des pays du Maghreb. La marque de l'homme, répétons-le, y ressort tout naturellement d'un examen même sommaire des horizons végétaux.

(1) *Salvia taraxacifolia*. Autres plantes : *Marrubium vulgare*, *Globularia Alypum*, *Rumex papilio*, *Satureja Hochreutineri*, *Catananche coerulea*, *Arrhenatherum elatius*.

(2) J. CÉLÉRIER, Le paysage rural au Maroc, *Hesp.*, 1943, pp. 152 sq., étude pleine des notations des plus pénétrantes, à l'égard desquelles notre dette est grande.

(3) A propos d'un Glossaire notarial arabo-chleuh du Deren (XVIIIᵉ siècle), *R. afr.*, 1950, pp. 357 sq., nous avons étudié en détail le cadre biogéographique du champ, les plantes cultivées, et donné la liste de près d'une quarantaine d'espèces subspontanées qu'utilise accessoirement l'alimentation humaine (pp. 379 et 380).

(4) L. EMBERGER, *Les arbres du Maroc*, 1938, p. 68.

Elle est profonde, en effet. Amandiers, oliviers, céréales, et, à un moindre degré, noyers témoignent de son ouvrage. L'usure de la forêt, la richesse des pâquis en variétés comestibles ou au contraire en épineux, la densité des associations en espèces subspontanées : tout cela encore le postule.

Réciproquement, ce qui frappe en lui, c'est, si l'on peut dire, son adhérence géologique. Non qu'il faille parler à son propos de réussite particulière dans l'adaptation. Maintes discordances entre les conditions naturelles, ses techniques, l'usage qu'il en fait, et sa conception même de la vie, ressortiront çà et là de l'exposé. Mais ce dont il est impossible de ne pas être frappé, à première vision de l'habitant, c'est la rigueur avec laquelle il colle à son rocher. Cela au propre. Un déterminisme structural, dirait-on, a modelé la forme même de sa vie. Les terrassements qui entaillent les rives ne font qu'utiliser, façonner et prolonger dans bien des cas les paliers successifs qu'a commencé à sculpter l'érosion dans le lit du fleuve. A Bulʿwân, Tuz'z'umt, Ilutjan, a.Wagenna, Tabratjut même, l'étagement des cultures par niveaux reproduit ce schéma naturel. Vus d'en haut, les villages, dont les terrasses, par séries longues et étroites, s'échelonnent le long de la pente, rappellent exactement, avec leur couleur rugueuse et jaunâtre, les terrasses de culture qui les avoisinent. L'illusion est complète au moment des labours. Le toit de terre battue n'est pas traité autrement qu'un sol. La technique qui le soude au sol pour mieux résister à la pluie, à la neige et au vent, est une technique de remblai, de blocage. Le village s'apparente à la roche. Mais le terroir lui-même est architecture.

LE TERROIR

Cultures sur le toit, cultures au balcon, cultures à même la rue : ces trois métaphores, se référant au pays Seksawa considéré comme une cité, ne seront démenties ni par la réalité des choses, ni par la vision qu'en a le génie coutumier.

Le toit, ce sont les vastes plans qui couronnent les moyens et même les hauts reliefs, et perchent autour de 2.000 m., dans le silence de l'alpage et de la forêt, les labours de l'homme. Voilà une forme caractéristique de cette partie de l'Atlas. Sa molle horizontalité tranche avec l'énergie du plissement alentour. Qu'elle résulte d'érosions antérieures au mouvement tertiaire, ou au contraire de remaniements plus tardifs, c'est de quoi discutent les géologues. La chose n'en est pas moins là, avec tous ses effets géographiques et sociaux. Ces plans sont utilisés par le pacage et

la culture. Celui-là succède à celle-ci dès l'enlèvement des récoltes, ou bien s'approprie de vastes domaines. Les hautes emblavures sont appelées *lbur*, terme arabe qui revient souvent dans la toponymie (et aussi les formes *albur*, *ilburan*, *talburt*, *talburin*, etc.). Au-dessus de 2.000 m., et de plus en plus haut, règne le seigle. Pour reprendre le mot de nos montagnards, c'est là le *plâ* pyrénéen ou le *replat* alpin. Une série de mots chleuhs, *tasila*, *agoni*, *agg*^{w}*mi*, *agodal* éveillent, peut-être sémantiquement, la même idée et correspondent à la même réalité surtout pastorale. Mais le mouvement pastoral est collectif, tandis que l'agriculture sur les hautes terres est l'affaire de quelques-uns. Elle implique des transports, des déplacements amples, dont le riche est seul capable. Ce n'est donc pas pour tous qu'elle comportera cette « remue » incessante si caractéristique de nos paysans de montagne. Là-haut, seul le notable, apte aux conflits à longue portée, se répandra. La démocratie agricole règne plus bas, tout contre le village, où elle s'acharne à son horticulture de balcons. Le riche, par son associé, ou ses cousins pauvres, ou ses bergers, surveille les confins entre cantons. Au droit de fond de vallée, étroitement municipal, se substituent, sur ces hauteurs, les accords, les drames et les trêves d'un droit international. Là naissent, de la contemplation des vastes perspectives, nécessaires au troupeau, des stratégies d'expansion d'autant plus ressenties et soutenues par le groupe, qu'avec les cultures du chef, c'est la possession des alpages et l'*impluvium* des torrents qu'elles mettent en jeu.

Tout autre style dans les fonds de vallée. D'en haut, on dirait d'un dessin patient, tout en courbes de niveaux. A la couleur fauve des parois s'opposent, selon les saisons, l'ocre vif des labours, le vert des jeunes pousses ou l'or des moissons. Tout ce monde de teintes vives et de minutieuses géométries, damiers de parcelles, parallèles de terrasses, se casse brusquement vers le haut, à la rainure d'une séguia. Au delà, et à l'infini, c'est la roche schisteuse, la forêt, le pâquis. En deçà bouillonne une vie persévérante et cloîtrée. Le village est, dans cette île que forme la montagne au sein de la steppe, lui-même une île. C'est l'île de l'île. D'extraordinaires valeurs de synthèse, de concentration s'y font jour.

Le mot français de balcon éveille tout naturellement l'idée de ces cultures que nous disons aussi en banquettes, ou en terrasses, ou en gradins. Il exprime bien ces encoches sur la paroi dévalante où un peu de végétation est juchée sur un peu de terre, à grand renfort de peine de l'homme. Il s'agit de transformer en ligne brisée, à degrés horizontaux, si ténus soient-ils, la droite déclive

que constitue la pente. Par là, simultanément la maîtrise des sols et la distribution de l'eau d'irrigation seront possibles, et par là seulement l'eau et la terre naîtront simultanément du labeur. Le géographe est assez familiarisé avec ce genre de cultures, dont des exemples classiques peuvent être trouvés aussi bien en Orient qu'en Europe. Cela éveille toujours une idée de vertus rustiques, de courage et de travail. Incessant ouvrage pour s'opposer à la descente des sols, à la chute de l'eau, lentes remontées, couffin à l'épaule, attentif aménagement à la houe et aux « petits outils », art des murs en pierres sèches : tout cela sur guère plus d'espace qu'un pot de fleurs, ou qu'un caisson de terreau à la fenêtre d'un building ! La surprise est ici que tant de peine n'aboutisse qu'à une poignée d'orge ou du maïs. Ces « grandes cultures », au scandale de l'économiste, jurent paradoxalement avec un cadre aussi minutieux, aussi coûteux. N'y a-t-il pas là subversion économique ?

Descendons encore. La rue, c'est le torrent. Ses parois, dans les meilleurs cas, s'étagent en paliers successifs, en terrasses naturelles. Il y a aussi des plaines et des bassins suspendus parfois assez spacieux : à Sidi Âmer u H'addô, à Tuz'z'umt. Ailleurs aussi, plus pauvrement. Mais parfois le fond du couloir se réduit au lit actuel du fleuve. Et l'on s'avise alors que ce lit lui-même n'est pas négligé. Des murs de pierre perpendiculaires au courant s'érigent. Vienne la crue : là où ils ne tiennent pas, tout est emporté. Ainsi en Sekrat. Ailleurs, des cheminements de rigoles tâchent de profiter d'une déclivité générale, sans souci de l'orage qui prendra tout. Ainsi en Imt'ddan.

Peine infinie, art presque gratuit, imprévoyance totale, dirions-nous. Toute une agriculture de lit de torrent édifie et réédifie des défenses, chaque année plusieurs fois vaincues. La pierre est si familière : on la déplace, on la replace avec une telle légèreté ! Propension cyclopéenne, gaspillage d'ouvrage humain. Et l'on croit, d'une foi aveugle, au bienfait de l'eau. On fera donc de l'orge et du maïs avec de la pierre et de l'eau. Le fleuve grossit, arrache le tout. Mais on aura parfois l'aubaine d'une récolte : orge forcé sur le galet, véritable explosion végétale. Et le montagnard de braver le torrent : *ghwan izri*, *nezdagh nokni*, « il passe et nous demeurons » (1). Forte maxime d'un abus de courage. Par là la vie s'exalte, peine, et de temps à autre, misérablement festoie.

(1) Adage des a.Lh'sen qui sont ceux en effet qui ont le mieux colonisé leur *asif*.

Car cette vie si dure a ses jaillissements. Une alacrité vigilante l'anime. Ici pas de nonchalance, pas de cette langueur des plaines atlantiques, doublement influencée par la mollesse de l'air et les fatalités bédouines. Tout, dans cette montagne, est dur, contrasté, nerveux. De toutes parts, des coins et des recoins finement affouillés, des fonds de vallée ciselés par la houe, un pays découpé en vallons et cantons. Autant de signes de l'homme, d'un génie aux passions fortes, aux non moins fortes patiences. L'Atlas est, on l'a vu, botaniquement une île méditerranéenne, isolée et anachronique. Ce ne sera pas préjuger de la suite de cette étude, que de dire déjà qu'avec cet aspect du pays, une certaine histoire et certaines structures sociales conspirèrent, pour que fût assumé, dans l'encerclement du Sud, un destin à part.

III

DES HOMMES

LA MAISON (1)

Pays de bourgs. Malgré l'identité de la teinte et des matériaux avec la roche alentour, la maison, par sa verticalité audacieuse, son entassement géométrique de cubes et de terrasses, oppose un vif contraste à la nature environnante. Ce paysan, si proche de son support géologique, affirme ainsi une initiative qui proclame l'énergie de la communauté.

Environ 80 agglomérations, groupant actuellement une douzaine de mille habitants, s'égrènent dans les fonds de vallée. Elles y profitent d'une sorte d'inversion qui tourne ici en avantages les tares habituelles de l'économie montagnarde. La basse latitude, qui fait fructifier l'olivier jusqu'à Ad'erd'ur en moyenne vallée, remédie aux rigueurs de l'altitude. L'abri sous parois escarpées, au lieu d'effets répulsifs par le froid et l'ombre, offre une protection contre l'insolation estivale. D'autres causes encore ont fait de cette partie du Maroc, prise entre les steppes, un refuge plutôt qu'un repoussoir. De là la densité de la vie qui tend, d'emblée, par les formes mêmes de l'habitat et de l'architecture, au système urbain.

Le village étale des terrasses presque continues. A peine si d'étroites ruelles, parfois ouvertes en tunnel, les séparent. Une légende de Tinmel illustre l'antiquité d'un tel style. Un bélier échappé put, dit-on, y sauter une journée entière de terrasse en terrasse (2). Hyperbole, sans doute, mais instructive.

Dès lors l'incertitude est grande quant aux limites de la

(1) Sur la maison du Haut-Atlas, R. MONTAGNE, L'Aghbar et les hautes vallées du Grand Atlas, *Hesp.*, 1927, p. 4 sq., *Les Berbères et le Makhzen dans le S. du Maroc*, 1930, pp. 41 sq. ; planches et légendes dans *Villages et kasbahs berbères*, 1930, pp. 5 sq. ; J. DRESCH et J. DE LEPINAY, *Le guide alpin de la montagne marocaine, le massif du Toubkal*, 1938, p. 73 sq. Dans un autre domaine chleuh, où la réalité technique et linguistique paraît plus riche que celle du Haut-Atlas, A. ADAM, *La maison et le village dans quelques tribus de l'Anti-Atlas*, 1951, pp. 8 sq. Enfin, on ne peut pas ne pas citer, dans un domaine géographique très différent, E. LAOUST, *L'habitation chez les transhumants du Maroc Central*, 1935.

(2) JUSTINARD, *La Rihla du marabout de Tasaft*, 1940, p. 119.

« maison ». Ce sont entre autres des nécessités de défense qui ont inspiré cette architecture de masses et de blocs. Mais prenons garde que le mot *tigemmi*, s'il désigne bien l'agrégat matériel de cubes maçonnés, de cours, de baies horizontales, de terrasses percées d'un trou carré, s'entend aussi, de façon plus étroite, de la « demeure » qui n'en est qu'une fraction, et qui se décompose parfois encore elle-même en « appartements » *lbyut*. Cette demeure est une. C'est l' « ouverture » *tiflut*, ou même *imi* « dégagement, débouché », qui la définit et la rend autonome de celles avec lesquelles elle est agglomérée. Il n'y a donc pas à proprement parler en Seksawa de maisons d'*ikhs*, bien qu'il puisse y avoir, comme par exemple aux a. Mh'nd, des blocs plus ou moins compacts pressant les demeures d'un même *ikhs*. Mais c'est là un cas privilégié et à peu près unique. D'une façon générale, une partie seulement de l'*ikhs* s'agglomère. Et le contraste est frappant entre une architecture qui, à certains égards, reste agnatique, et l'habitat divis à l'échelon de la famille conjugale.

Non seulement les Seksawa bâtissent des maisons, mais ces maisons sont de pierres et à étages : beau sujet d'étonnement pour les premiers observateurs venus de ce « Maroc utile » que désole la hutte. Un examen plus attentif permettra de nuancer cette appréciation. Jusqu'à mi-vallée, s'observe l'architecture de pisé (1) du Sud. C'est le *löh'h'*, constitué par coffrage et « damage ». Le village de Bul[e]wân, par exemple, orgueilleusement dominé par la maison d'un *amghar*, ne serait pas déplacé plus bas dans la plaine. Un crépissage extérieur à la chaux a même été ici pratiqué. Fait exceptionnel, parce que seigneurial. Mais l'architecture de pisé se raréfie à mesure qu'on remonte le fleuve. Encore en a. Musa, elle prédomine de beaucoup : environ deux tiers des maisons. Mais elle devient fort rare (un dixième environ) à Z'init' et en Imt'ddan. Inexistante en Idma et plus haut. Ce n'est pas que la terre manque : elle sert encore ici à un crépissage intérieur, et parfois extérieur : mais l'architecture de pierre règne de plus en plus absolument à mesure qu'on monte.

Ce n'est pas seulement les matériaux qui changent. Mais naturellement aussi la forme de la maison. C'est maintenant une maison dressée : à deux ou trois étages. La première qui frappe l'œil, c'est, à la limite dirait-on des techniques proprement monta-

(1) E. Laoust, dans le travail cité ci-dessus examine, pp. 295 et 296, le problème que pose cette technique du pisé, familière au Maghreb et à l'Espagne. H. Terrasse, *Kasbahs berbères de l'Atlas et des oasis*, 1938, pp. 48 sq., voit dans le pisé, « le fourrier d'une autre civilisation », en l'espèce des influences urbaines (p. 79).

gnardes, mais avec une perfection toute classique, l'agglomération de Tigemmi y-Iggiz : assemblage en ruche d'alvéoles qui sont des demeures individuelles : 7 foyers y vivent. Peu à peu se dégage un type monumental, qui compte déjà de beaux exemplaires, d'allure presque urbaine à Z'init', et culmine en a. H'adduyws aux cinq étages du palais de l'ancien *amghar* Umulid. Normalement, le rez-de-chaussée, *agrur*, sert d'étable et de chauffage central. Au-dessus, des appartements *lbyut*, *tinwalin* ; au-dessus, facultativement, la *tameçril*, pièce de réception ou de vie masculine ; enfin, l'*asqqif*, grenier-véranda, pittoresquement ouvert sur l'une de ses faces, avec des piliers de bois parfois s'ajustant à la bordure de la terrasse par une sorte de dorique. La maison à *asqqif* apparaît en a.Musa, où elle constitue environ un tiers des types. Dans la haute vallée, elle est générale. L'ouverture de toutes les vérandas bâille sur la même orientation. Rien de plus frappant que ces villages étagés et architecturés, aux longues baies parallèles trouant la façade : tel apparaît Fensu à celui qui descend d'Uzaga.

Tout cela est noir et triste. C'est bâti en pierre schisteuse, aux cassures longitudinales, aux plans lustrés, et lié de terre grasse. Le toit, dont R. Montagne pour l'Aghbar, J. Dresch pour le Tubkal ont décrit la composition feuilletée, n'est au fond qu'un sol. Il fait chaussée. Les maisons, s'accumulant dans un système jointif, où chaque nouveau participant autonome loge son propre apport de pièces, s'ordonnent volontiers en quartiers, séparés par des ruelles ou des tunnels. Un bel exemple du genre à Igerssaffen, où le chemin muletier suivant la vallée doit emprunter un passage couvert.

Ces demeures sont bien fermées. Les portes, conformes au type homérique, ne tournent pas sur des gonds encastrés dans un montant immobile : mais leur axe tourne lui-même mobile sur des crapaudines. C'est du dedans que la serrure fonctionne. Système au maniement compliqué, consistant en pennes de bois ou de fer. Un trou pour la main permet de l'ouvrir du dehors. Et l'on se rappelle, sans vouloir faire de rapprochement, cette anecdote de l'Africain Apulée, sur la mésaventure d'un voleur : il introduit la main, mais une vieille, guettant derrière la porte, lui enfonce une alène dans le poignet, de sorte que, pour ne pas rester pris, il est obligé de se trancher lui-même le bras.

LES BOURGS

La forme de l'habitat est celle du « hameau » *Imud'a* aux maisons soudées, opposant à la menace externe un périmètre sans fissure. L'agglomération est parfois importante : ainsi les

a.Mh'nd (600 hab.). Elle peut aussi ne consister qu'en un « écart » de deux ou trois maisons. Ainsi à Ighilan, face à Buteghradin : une vaste portion de pente est occupée par une série de petits quartiers, chacun se ramassant à part des autres. Naturellement, les préoccupations de défense ont prévalu sur les commodités. Même sur celle de l'approvisionnement en eau. Amsgerdat reste perchée au sommet d'une invraisemblable falaise. Ailleurs, comme à Tasselli, survit la formule préhistorique dite de « l'éperon barré ». Mais la stratégie n'a pas seule conditionné l'installation. Parfois même elle est négligée. Un bourg comme Tuz'z'umt s'étale sans crainte. Et, presque partout, c'est la colline au bord du fleuve, le premier ressaut de la paroi, et non l'escarpement, que l'on choisit pour bâtir. Plus encore que la sécurité, on recherche la publicité. Il faut au citoyen une situation d'où il embrasse le périmètre des cultures, et puisse suivre les déplacements de chacun. Malheur à l'homme seul : c'est un méchant. Tout dans cette vie rurale doit se passer au grand jour, affronter le débat. A cette préoccupation répondent deux organes importants du village : l'emplacement pour la célébration de certains rites, *az'allo*, et celui où se pressent les aires à dépiquer, *inraren*. Des bourgs importants ont aussi leur forum, siège des réunions et des danses : c'est l'*asaïs* ou *asarag*. Par contre jamais ne se rencontre, sauf rarissime exception, la maison isolée, la villa patriarcalement entourée de ses fonds qui s'instaure à la limite des H'âh'a et des Mtugga.

Le chleuh ne distingue pas le hameau du bourg déjà presque urbain. Il emploie toujours le mot *lmud'a* « localité », exotique apport arabe, d'un vague tout suspect. En règle générale, nulle coïncidence entre l'unité politique, la *taqbilt*, et l'unité d'habitat aggloméré. (On n'en trouve, dans notre secteur, qu'un cas isolé, celui des a. Mh'nd). Ni avec l'unité sociale, l'*ikhs*. Pourtant il arrive parfois que des éléments de tout un *ikhs* habitent à part, ou plus fréquemment que le village se décompose en quartiers, comme à T'abya. Mais ce qui compte, c'est plutôt l'indifférence de l'habitat quant aux structures sociales et à l'ordre agraire. L'enchevêtrement des *ikhs*-s entre hameaux du même canton, et de leurs terres dans les différents quartiers, sans autre correspondance avec les divisions de l'habitat que cette complexité même, est bien plutôt la règle.

Pourtant, l'agglomération comme telle peut revêtir une signification : c'est quand les proportions excessives de la *taqbilt* font éclater ses *ikhs*-s en tronçons, lesquels mèneront une vie de plus en plus indépendante dans chacun des villages où ils s'installent,

combinés avec d'autres éléments. Ainsi du partage des Iseqqalen entre plusieurs villages du pays Idma. Il est vrai que cette dispersion ne va pas très loin. Il existe pourtant une solidarité de village, dont le signe le plus complet est celui de l'existence d'une *timezgida* : lieu de culte, si l'on veut, encore que d'une orthodoxie au goût singulier, mais aussi cercle municipal. L'unité *timezgida* est celle qui, à de rares anomalies près, pourra le mieux renseigner sur la quotité moyenne des agglomérations dans les divers cantons. Ainsi en a. H'adduyws, 21 mosquées donnent une moyenne de 125 habitants groupés. Encore ce résultat est-il sensiblement faussé par l'existence de deux bourgs, Tasa et Fensu, de 3 à 400 habitants chacun. En Idma, 13 agglomérations, dont un bourg de près de 500 habitants, Usikis ; la moyenne fait 160 habitants. L'unique bourg des a. Mh'nd a quelque 600 habitants : mais c'est à lui seul une *taqbilt*. Les Imt'ddan et les a. Musa n'atteignent pas la centaine d'habitants agglomérés en moyenne. D'une façon générale, on le voit, ces unités sont très petites. On reviendra sur les problèmes de structure que cela pose. Tenons-nous en pour le moment à deux impressions qui peuvent tirer, de la comparaison avec d'autres milieux, une certaine vivacité.

Une association d'idées invincible lie, pour nous, la notion d'architecture en pierres à celle de durée, et aussi de magnificence (1). Il n'en est rien ici. Toutes les circonvallations de pierres qui défendent les gradins de culture sont sujettes à révision incessante. Dans la maison, d'autre part, fût-elle de dalles schisteuses dressées au cordeau, rien qui sente le seigneur. Celui-ci, plus loin au S., habite sa *qaçba* de pisé. Dans cette partie du Maroc, le palais est de boue, et la bicoque de pierre. Rien de plus déconcertant pour nous que la facilité avec laquelle le montagnard abandonne la masure, prélèvement fait des seules boiseries, et se met à bâtir ailleurs. De là tant de ruines éparses : tels villages antiques, avec leurs banquettes et leurs murailles, sont abandonnés. A quoi il y a plusieurs raisons, dont l'une est sans doute morale : horreur des ruines, auxquelles s'attachent des forces vengeresses, et l'autre économique : cette immense débauche de main-d'œuvre qui, par ses réalisations magistrales parfois, mais saccadées, dispense l'action humaine de persévérance.

Autre idée à réviser, celle que nous nous faisons souvent d'un habitat aussi morcelé. Pour le géographe européen, ce sera le

(1) Cf. réflexions de VIDAL DE LA BLACHE, *Principes de géographie humaine*, 1922, sur l'architecture de terre *(adobe)*, p. 150, et de pierre, pp. 150 et 154 sq. Il voit dans la connexion des cultures en terrasses et de l'architecture de pierre une chose essentiellement méditerranéenne (p. 156).

signe d'un particularisme anarchique, d'une défaillance des structures sociales. Or c'est ici tout le contraire. Rien n'est plus étroitement uni que ces ensembles d'écarts ou de hameaux *lmud'a*, jetés comme au hasard dans la vallée, et n'obéissant qu'aux exigences d'une capricieuse stratégie, ou de l'humeur. La cité chleuhe se casse en petits morceaux : mais elle est cité. Elle s'émiette sur tout le canton. C'est que, par l'effet combiné d'un milieu inhospitalier et de l'énergie des hommes, d'immenses pans de nature sauvage, de parcs et de jardins, sont maintenus entre les pâtés de maisons.

LA FAMILLE, VUE DU DEHORS

« Ce qu'on trouve, dans ces montagnes, c'est la famille-souche selon Le Play. La personne individuelle s'y absorbe, sous l'autorité patriarcale de l'ancien. De village en village, ces petits foyers sociaux et politiques s'affrontent en deux ligues, à la mesure de toute l'étendue des provinces. »

S'agit-il de l'Atlas, de ses « familles patriarcales » et de ses *leff*-s ? Non point, mais des Basques (1) et de la dualité qui les oppose en *onacinos* et *gamboinos* aux XIVe et XVe siècles. Mais laissons cette comparaison, qui n'est qu'une amusette. Attachons-nous à deviner sous des faits et des images simples les rapports de l'individu et de la famille dans cette partie de l'Atlas. Avouons tout de suite que ce chapitre ne saurait conclure : d'abord parce qu'à cette place, il ne vise qu'à décrire, sans préjuger des analyses économiques et juridiques qui seules permettront de prolonger la description en l'interprétant. Et aussi et surtout parce qu'en l'état actuel des études psychologiques au Maghreb, on ne saurait ici prétendre qu'apporter quelques matériaux aux enquêtes à venir.

Les Seksawa sont monogames. Il n'y a pas actuellement chez eux un centième d'individus ayant deux ou trois épouses. Encore s'agit-il de personnages hors du commun. Une étude plus poussée révélerait entre *taqbilt*-s, quant au rôle de la polygamie, quant à la nuptialité et quant à la proportion des divorces, d'instructives diversités. En gros la force du lien matrimonial s'affirme à mesure

(1) J. Caro Baroja, *Los pueblos de España*, Barcelone, 1946, p. 274. Cf. dans *Ann. hist. soc.*, 1951, pp. 497 sq., le compte rendu d'ouvrages de ce spécialiste. Dans le *Derecho consuetudinario y economia popular de España*, Barcelone, 1902, t. II, J. Costa donne une remarquable étude sur les différents types de famille dans le N. de l'Espagne, pp. 234 sq. Ce ne sera pas là la seule fois que, dans un but non pas de comparatisme, mais d'analogie géographique, nous ferons appel à une documentation espagnole.

qu'on remonte la vallée. Mais un contraste autrement vigoureux oppose les Seksawa en bloc, comme d'ailleurs tous leurs voisins du Dir d'Imintanout, aux tribus arabes de la plaine, comme les Ud Bessebâᶜ, essentiellement polygames. Une enquête récente a de même révélé dans ces montagnes un fait incontestable : la fréquence du célibat. Soit, par rapport aux gens mariés, et en comprenant adolescents nubiles, veufs et divorcés, un tiers de célibataires pour les hommes, une moitié pour les femmes. De tels chiffres, à défaut d'investigation spécialisée, ne sauraient rien fonder. Ils n'en doivent pas moins être notés ici pour le démenti qu'ils infligent d'emblée à certaines idées préconçues.

Toutes les femmes Seksawa ont les clefs de la resserre. Elles les exigent. Qui les leur refuse les voit abandonner la vie conjugale, ce qui est, pour le mari frustré, ridicule et coûteux. L'opinion publique attribue ce trait à un caractère enclin aux disputes domestiques, mais qu'elles savent compenser par d'autres talents : celui de sorcière par exemple, ou de championne habile aux procès, ou encore, comme le dit l'adage, de beauté nocturne apte à fournir, le jour, un travail de bête de somme ! Enfin, c'est une *Tasseksiwit* : et cela suffit. La tribu commente avec une indulgence amusée et secrètement admirative ces traits, qui, pense-t-elle, la différencient de tous ses voisins : des Gedmiwa ou de ceux d'outre-Tichka. Par exemple des Idaw Kais, ou des a. Tkssit chez qui, dit-on, dix à quinze foyers peuvent cohabiter sans querelle, ou de ces Idaw Mh'mud où fleurit l'institution masculine de l'*agadir* (1). Dans l'*agadir*, en effet, c'est l'homme, exclusivement, qui garde la clef de la logette à grain ; et encore sa gérance s'exerce-t-elle dans un concert communal qui en accentue le caractère extra-domestique. Ailleurs, en Nfifa, en Mez'ud'a, *a fortiori* chez les arabes Ud Bessebâᶜ, c'est « le chef de famille » qui administre la réserve. Celle-ci est d'ailleurs souvent ensilée hors de la demeure. Ce chef de famille est en général l'ancien de la maison. Il distribue périodiquement aux couples qui coexistent dans la *tigemmi* des provisions qui, dans la plupart des cas, seront individuellement apprêtées.

En Mtugga, on évalue à une moitié des familles celles qui pratiquaient, avant le Protectorat, la communauté simultanée

(1) Il n'y a qu'un *agadir* à fonctionner en Seksawa, celui d'Ikis. Restes d'un *agadir* ruiné à Iguntar. Cf. lieut. P. Dupas, Note sur les magasins collectifs du Haut Atlas occidental, *Hesp.*, 1929, pp. 303 sq. La richesse des I. Mh'mûd en *agadir*-s contraste avec la quasi-absence de ceux-ci en Seksawa, où il y en aurait peut-être eu, si l'on en croit la toponymie, mais à une époque extrêmement ancienne. Ce qui est donc caractéristique des Seksawa, ce n'est pas l'existence, mais la non-existence de l'*agadir*, au moins pour l'époque moderne.

d'habitat et de cuisine. Mais une évolution s'est fait jour. Si l'ancien tient toujours la clef des réserves, un dixième seulement des familles reste fidèle à la table unique. D'autre part, la grande maison tombe en défaveur. Les foyers essaiment tout autour, et bâtissent pour leur compte un logement qui leur soit propre. Enfin, dans des tribus voisines, comme les I. Buzia, c'est le père qui abandonne aux fils la maison commune, bâtit à part, et, souvent alors, prend une jeune femme. Cette division de régime et d'habitat met donc en cause des phénomènes complexes : les rapports de bon ton entre le barbon et ses fils adultes, l'intervention du « démon de midi » qui, ici, disperse la tablée commune, et, ailleurs, oriente l'homme vieillissant vers les affiliations secrètes.

Il n'y a pas, on le voit, forcément coïncidence entre la gestion des réserves et la distribution des aliments. Dans les tribus de plaine, en effet, si la première incombe le plus souvent à un seul mâle, la seconde se fait foyer par foyer, c'est-à-dire par familles conjugales au sens étroit. Encore subsiste-t-il quelques maisons, grandes maisons, vieilles maisons — car la tradition enregistre ici une décadence — où le patriarche dispensateur des grains préside aussi à un communisme alimentaire. Deux tablées sont organisées : celle des femmes, et celle des hommes. La cuisine est faite à tour de rôle par les épouses dans un local unique : *aârich* en Mtugga, *kechchina* dans la plaine, *anual* dans la montagne. Mais la proportion de ces survivances, ou du moins considérées comme telles en plaine, ne dépasse pas le dixième, ou tout au plus le cinquième.

Il n'en est pas autrement en Seksawa. Mais là, la dispersion des cuisines entre foyers, mode majoritaire, mode normal, n'est nullement donnée comme consécutive à une évolution quelconque. Bien plutôt l'irascibilité des femmes, vantée comme une qualité nationale, ou presque, fournit l'immédiate explication d'un mode de vie qu'un fort contraste oppose donc à la forme de l'habitat, cette *tigemmi*, véritable ruche, où les pièces s'agglomèrent parfois par dizaines, et comportant même, dans les cas les plus développés, plusieurs cours internes et plusieurs loggias. Même quand la commensalité subsiste, chacun, à part soi dans sa chambre, apprête sur un réchaud des mets d'appoint. Une évolution du régime alimentaire est ici décelable. Elle a fourni à cette subsistance, complémentaire de la fade potée commune, une matière commode : le thé sucré (1). Et ce n'est pas là seulement un

(1) Le thé a été, dans les milieux ruraux marocains, un prolongement modern-style, si j'ose dire, de ce type de « nourritures aqueuses », encore repré-

« dessert », encore que sa généralisation en somme récente, les ustensiles qu'il requiert, sa provenance citadine et exotique l'apparentent à un ordre de choses qui n'est pas celui de la vie cantonale, mais à certains égards, celui de la rêverie, du jeu et de l'évasion. C'est aussi un véritable aliment, qui « fait passer » à merveille le pain et vous stimule au delà de sa valeur réelle en calories. Et, bien qu'il soit devenu ici, comme dans le reste du Maroc, l'auxiliaire obligé de toute vie de société, il est encore, dans la mesure où il s'oppose au brouet ancestral, le signe d'un affranchissement individuel.

Le pécule rapporté du travail en ville fait le plus souvent les frais du régal. Mais, on l'a vu, les provisions de grain sont aussi, le plus souvent, individuelles. Si dans la *tigemmi* coexistent deux et même trois générations, et parfois des ensembles plus vastes de collatéraux, ce n'est pas le communisme, mais un coopératisme fort exact qui anime l'économie rurale. Le troupeau, il est vrai, reste en général commun. L'entretien du berger est assuré à tour de rôle. Une répartition assez compliquée peut aussi s'exercer quant à l'entretien des valets *akheddam*, plur. *ikheddamen*, s'il y en a plusieurs. Mais, si la division du fonds est rare, du moins tant que le père vit avec ses fils adultes, la récolte est intégralement partagée soit au moment du dépôt des javelles : c'est le système *ddu tadla* — soit après le dépiquage et sur l'aire : c'est le système *s-triall*, « au couffin ». La femme, naturellement, entre parmi ces ayants-droit. Sa part s'absorbe avec celle de l'époux dans une communauté qui ne se résoudra qu'en cas de divorce. Mais, on le voit, le champ de cette communauté se réduit au couple conjugal. Et encore est-elle justiciable de précises arithmétiques en cas de dissolution.

Ainsi, même quand le traditionalisme de l'ensemble, ou le prestige de l'un des membres établissent, à l'échelon de toute la *tigemmi*, l'unité du mode d'existence, manifestée par la pitance commune, subsiste la personnalité économique du couple. Ce n'a pas été l'une des moindres surprises des enquêteurs du recensement de 1952 dans cette région que de constater que le mot « foyer »

senté ici par toutes sortes de bouillies, et où VARAGNAC et MAURISIO voient un stade culinaire extrêmement ancien. P.-E. BACHE, Souvenir d'un voyage à Mogador, *Revue maritime et coloniale*, 1861, p. 87, attribue l'origine de la diffusion du thé au Maroc à un présent fait par les Anglais au Sultan en 1820. Lors du séjour de Bache à Mogador (1859), cette boisson est déjà très répandue. P. CHATINIÈRES, *Dans le Grand Atlas marocain*, en 1917, constate la consommation de thé en Meçfiwa (pp. 81 sq.). G. LEMPRIÈRE, dont le voyage est de 1790-91, *Voyage dans l'empire de Maroc et le royaume de Fès*, 1801, note déjà la cérémonie du thé, mais chez les riches seulement, p. 250.

takat, ar : *kânûn*, utilisé dans le formulaire, était uniquement compris comme correspondant à la famille conjugale au sens strict : ce qui fait que son effectif moyen n'était que de 3 en général, parfois de 4, mais très rarement de 5 personnes, comme on l'avait cru jusque-là. Ce caractère économique s'est renforcé évidemment d'évolutions récentes : celle du régime alimentaire, par exemple, ou celle des possibilités d'émigration ouvrière.

Ainsi donc, et bien qu'il faille noter que les montagnards n'attribuent à nulle décadence, à nul changement des mœurs l'actuel morcellement des foyers, cette observation appelle quelques correctifs. Le domaine des a. H'adduyws, de même qu'il se caractérise par une pratique plus rare du divorce — moitié moins que chez les Idma, par exemple — semble être resté plus fidèle à une tradition antique d'agrégats familiaux.

Il est un autre point où une évolution récente a influencé le comportement. Nous aurons à parler en détail d'une importante pratique patrimoniale, que paraît avoir raréfiée le nouveau régime notarial. Il s'agit de la disposition, par le père, de tout ou partie de ses immeubles au profit de tels ou tels de ses héritiers, en général des mâles. L'institution, aujourd'hui assez imprécise, s'appelle, selon le cas, *waçiyya*, *ççadaqa*, ou même *lh'obus*. Ce serait une étude bien intéressante que de déterminer quelle pouvait être la fréquence de ces partages successoraux anticipés, si j'ose dire, par lesquels le père, de son propre gré, se mettait à égalité avec ses fils quant à la propriété des champs ancestraux. On n'a pas entrepris cette recherche d'archives. Mais si l'état de choses présent ne peut apporter là-dessus de précisions suffisantes, car l'institution est très oblitérée, les actes de ce genre sont nombreux dans le passé, et semblent révéler une tendance très forte des mœurs.

Une telle égalisation entre père et fils va à l'encontre de tout ce que l'on pourrait imaginer d'une culture patriarcale. Mais c'est à cette impression que conduirait déjà la grande initiative individuelle qu'une telle société laisse aux jeunes gens dans le choix du conjoint. Les accordailles sont libres. Elles se font peut-être parfois dans une atmosphère — d'ailleurs aujourd'hui bien pâlie — de groupes d'âge et de fête communale. Jamais elles ne procèdent des parents. Ceux-ci sont en général requis par le jeune homme ou la jeune fille de prêter à l'accord leur seule entremise, nécessaire à une consécration juridique, et partie intégrante du contexte cérémoniel.

Si la désinvolture de l'adolescent est telle à l'égard de son père, si l'autonomie du couple tranche si vivement dans l'agrégat de la *tigemmi*, que sera-ce des rapports de ces familles conjugales avec

l'ensemble agnatique plus vaste de l'*ikhs*, défini par un sobriquet ou un nom d'ancêtre ? L'impression est que ces rapports ne sont — aujourd'hui en tout cas — conçus que sous l'angle du droit public. Nulle loi, nulle morale, et même nul bon ton ne forcent le citoyen autonome, le *rrami*, à prendre conseil de ses collatéraux. Cette société est même sur ce point étrangement irrespectueuse de

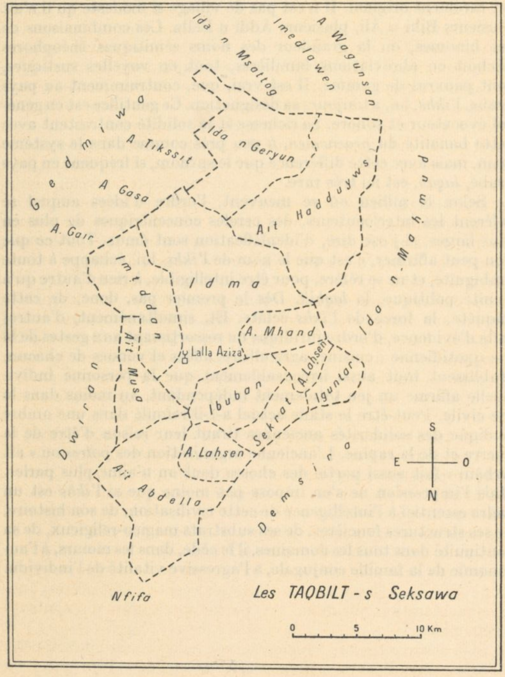


FIG. 4. — Les *Taqbilt*-s, division cantonale de l'ensemble Seksawa

la vieillesse, dont nous lui prêterions le culte. Car le collatéral, en l'espèce, c'est souvent l'usurpateur ou le créancier, acharné à remembrer « sur sa tête » le patrimoine gentilice.

Or l'individu n'a guère de nom, si l'on peut dire. Les anthroponymes sont incontestablement ici plus pauvres, moins variés qu'en pays arabe. Plus monotones, et aussi plus légers à ouïr. Ils ne consistent en général qu'en brèves syllabes, dont l'assemblage est rarement original. Il n'est pas de village si modeste qu'il n'ait plusieurs Bihi u Âli, plusieurs Âddi u Bella. Les combinaisons de ces binomes, où la grandeur des noms sémitiques théophores déchoit en abréviations familières, tout en voyelles rustiques, sont pauvres de gamme. Il est vrai, que, contrairement au pays arabe, l'*ikhs*, lui, a toujours sa désignation. Ce gentilice est en général évocateur et sonore. Sa richesse et sa solidité contrastent avec cette banalité du *praenomen*, à peu près comme dans le système latin, mais avec cette différence que le surnom, si fréquent en pays arabe, *laqab*, est ici très rare.

Selon le milieu où se meuvent, l'ordre d'idées auquel se réfèrent les interlocuteurs, des cercles concentriques de plus en plus larges, si j'ose dire, d'identification sont émus. Tout ce que l'on peut affirmer, c'est que le nom de l'*ikhs*, lui, échappe à toute ambiguïté, et ne se réfère, pour être intelligible, à rien d'autre qu'à l'unité politique, la *taqbilt*. Dès le premier pas, donc, de cette enquête, la force de l'*ikhs* éclate. Et, simultanément, d'autres faits d'évidence, d'ordre juridique ou ressortissant aux gestes de la vie quotidienne : cuisine, agriculture, allées et venues de chacun, établissent tout aussi irrécusablement que la personne individuelle affirme un jeu totalement indépendant, au moins dans la vie civile. Peut-être le stade actuel a-t-il refoulé dans une ombre pudique des solidarités anciennes tirant leur raison d'être de la guerre et de la rapine. L'ancienne organisation des *patres* ou « ait Arbâin » fait aussi partie des choses dont on n'aime plus parler. Mais l'impression ne s'en impose pas moins que si l'*ikhs* est un cadre essentiel à l'intelligence de cette civilisation, de son histoire, de ses structures foncières, de ses substrats magico-religieux, de sa continuité dans tous les domaines, il le cède, dans les mœurs, à l'autonomie de la famille conjugale, à l'agressive vitalité de l'individu.

IV

PERSONNALITÉS CANTONALES

DESCENTE DU TICHKA : LE BOUT DU MONDE

Il existe dans la montagne d'Amizmiz un « bout du monde » *Imi n-ddunit*. Bien que le nom ne se retrouve pas ici, c'est bien au bout du monde que l'étranger se sent, lorsqu'il est parvenu au dernier palier de la dernière impasse, au flanc même du Tichka. Mais ce qui est aboutissement, ultime effort pour le visiteur venu de la plaine, explorateur, conquérant, prosélyte, sera pour nous, plus justement, un point de départ.

Commençons donc à descendre du fond de la vallée des « fils de Géryon », Idaw Geryun, à partir de leur bourg nommé Targa Ufella « la séguia suprême ». Derrière nous, plus rien que le Tizi Uzdim, dont l'escarpement, entaillé dans le granit du vieux massif, vous mène en plein ciel, aux pâquis silencieux du Tichka. Six mois de l'année, de novembre à mars, la neige les couvre. Et, à partir du 10 mars, une mise en défense impérieusement « nouée » *aggʷmi iqqan*, sauvegarde les herbages jusqu'à ce que les I. Geryun la « délient ». Alors y affluent, outre les troupeaux Seksawa, ceux des tribus environnantes : Imedlaun, Idaw Mçat't'og, Tigguga, a. Tkssit et même a. Ughbar. Pendant cette longue interdiction, les troupeaux du haut Seksawa ont transhumé en plaine chez les arabes Ud Bessebâᶜ. Outre le mouton, la richesse de ces vallées est le noyer, dont les feuillages odorants, à partir de mai, font de chaque ravine un couloir de verte pénombre, en contraste violent avec les reliefs d'alentour, puissants, tristes, dévorés de soleil ou de frimas.

En effet, le pays des I. Geryun est de tous côtés enserré de montagnes. Le Tanddri, dominant l'archaïque bourg d'Ikis et souvent appelé Ikis lui-même par nos cartes, s'élance en cône aigu, d'une rectitude presque géométrique, aux échappées de la rive droite. Sur la gauche, un autre cône, le Ras Mulay Âli, point culminant de cette partie de la chaîne, dont sa pyramide élancée défie l'habituelle lourdeur. Son sommet (3.310 m.) est une minuscule plate-forme, partout entourée de pentes à 80 % et entièrement occupée par les ruines de bâtisses en pierre sèche, dites

1954. — Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme (France)
ÉDIT. N° 23.556 IMP. N° 13.744

Avec le soutien du

